

AOUT 1893

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

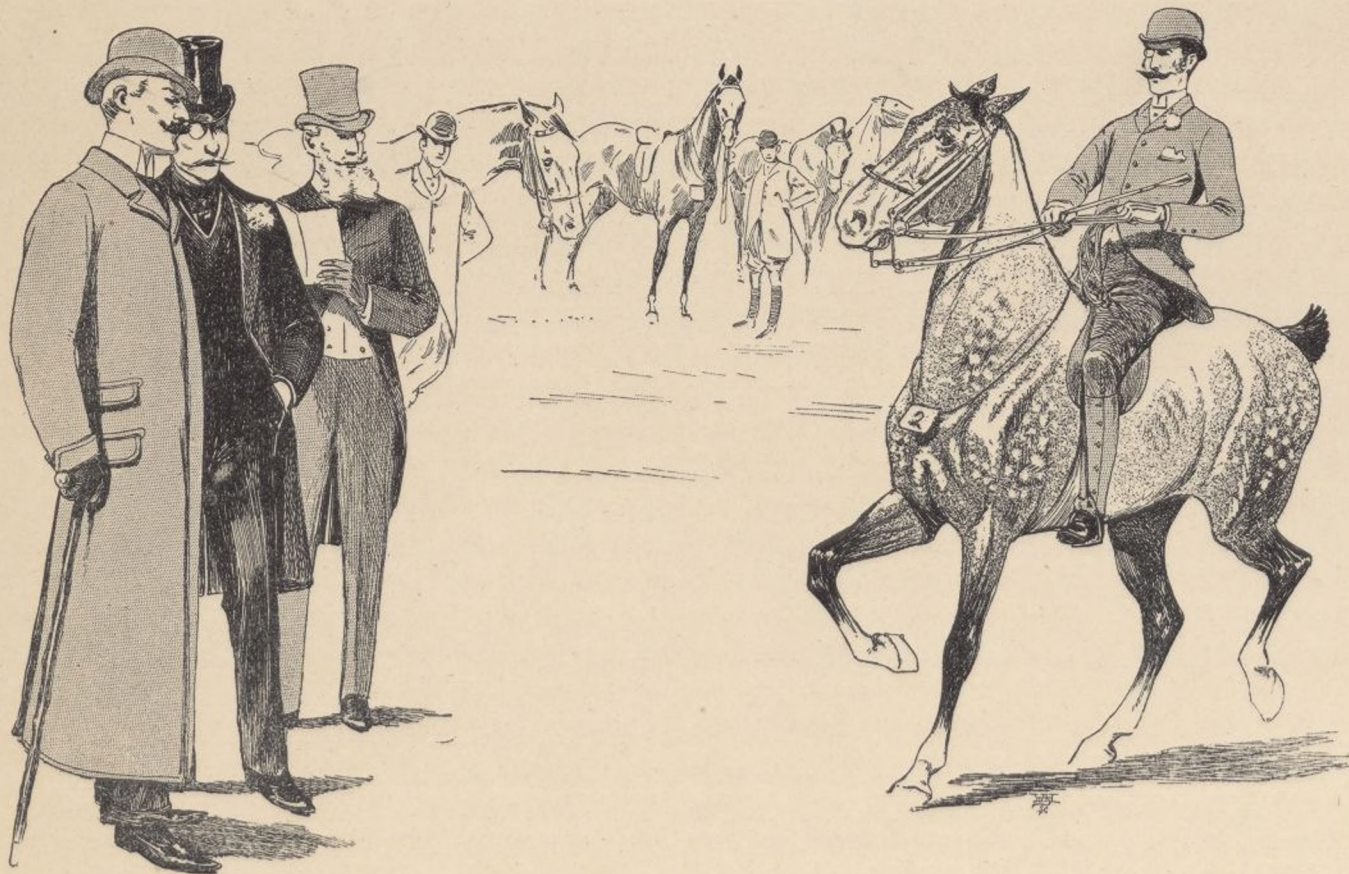
A nos lectrices



CONSEILS POUR LA BEAUTÉ DU TEINT. — L'art d'être belle consiste, non pas à se donner une apparence factice, mais à mettre en relief sa beauté naturelle. D'abord il faut rendre au teint tout son éclat au moyen de la Rosee Orkilia, recouverte d'un soupçon de Poudre de riz Orkidée. Les rides, s'il y en a, disparaîtront comme par enchantement et l'on recouvrera « naturellement et sans artifices » son visage de jeune fille. Bien entendu, nous ne parlons que pour celles qui vieillissent. Les autres n'ont pas à recouvrer, mais, ce qui est bien plus facile, à conserver. Ce n'est pas un maquillage, c'est un soin d'hygiène et de coquetterie.

Nous conseillons donc de faire exclusivement usage de la Rosee Orkilia et de la Poudre de riz Orkidée qui sont représentées ci-dessus et que nos lectrices pourront se procurer dans toutes les grandes parfumeries de France et de l'étranger, ainsi que chez l'inventeur

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



Kniçkerbockers

Costumes spéciaux pour Chasseurs

COSTUMES DE CHEVAL

Costumes de Ville

COSTUMES DE CÉRÉMONIE

Bruce & Scott

SCOTCH-TAILORS

12, Boulevard des Italiens
PARIS

M^{ME} BILLARD

FOURNISSEUR DE PLUSIEURS COURS

Brevetée

De l'Académie de Médecine.

4, RUE TRONCHET, 4

PARIS

Expédition pour tous pays
sur mesure donnée



POUDRE de RIZ SPECIALE

Préparée au Bismuth.

Hygiénique, Adhérente,
Invisible.

VELOUTINE FAY
CH. FAY
INVENTEUR
PARIS — 9, rue de la Paix — PARIS
Exiger la Marque : CH. FAY

La PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité de cette préparation (20 fr. la boîte pour le visage et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F^{co} m^{re}.) — Le PILIVOR fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. (Franco, contre mandat-poste de 20 fr. 85.)

DUSSEY, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Août 1893



LES PAÏ-PI-BRI AU JARDIN D'ACCLIMATATION

(Reproduction directe).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Une éducation, par LÉON GIRARDET.

Le fusil brisé, par PAUL GROLLERON.

Les Pai-pi-Bri au Jardin d'Acclimatation, par T. G. ; reproductions directes.

La Vie artistique : Le concours pour la reconstruction de l'Opéra-Comique ; et les ruines de la Cour des Comptes ? Théodore Chassériau : son œuvre, son influence ; M. Pourquery de Boisserin et le portrait d'Alice Ozy ; la croix de Forain, par ARMAND DAYOT.

Les Livres, par R. M.

Les bouilleurs de cru, par EDOUARD CADOL ; illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

Fleur et Fauvette (chanson d'enfants), par ADRIEN DÉZAMY, musique de GEORGE FRAGEROLLE ; illustration en couleurs de ALBERT LYNCH.

Miserere, par GIUSEPPE GIACOSA ; illustrations de FERRAGUTI.

Réverie, poésie inédite de VICTOR HUGO ; illustration de LAURENT-DESROUSSEAUX.

Double sauvetage (deuxième partie), par CAMILLE DEBANS ; illustrations en couleurs de F.-A. GORGUET.

Le cheval de la portière, par PAUL DEVAUX ; illustrations par EUGÈNE COURBOIN.

COUVERTURE : *Un régal*, par MAURICE LÉLOIR.

La Vie artistique

A propos du concours pour la reconstruction de l'Opéra-Comique. — Et les ruines de la Cour des Comptes ? — Théodore Chassériau : son œuvre, son influence. — M. Pourquery de Boisserin et le portrait d'Alice Ozy. — La croix de Forain.

L'exposition des projets envoyés au concours pour la reconstruction de l'Opéra-Comique vient de s'ouvrir au palais des Champs-Élysées. Quand j'écrivais ces lignes le jury n'avait pas encore fixé son choix parmi ces innombrables travaux dont plusieurs sont fort intéressants, et qui ne remplissent pas moins de treize des salles du premier étage du palais. Cet ensemble se compose d'une centaine de projets, tous comprenant plusieurs plans de la façade principale, des façades latérales, du rez-de-chaussée, des divers étages de la salle, de la scène..., etc.

Le jury, composé de spécialistes très éclairés, et aussi de quelques amateurs d'un goût indiscutable, a examiné, a discuté et s'est prononcé. Et, dans quelques années, M. Carvalho, très rassuré par la stricte exécution du programme dit des dégagements, pourra (ô rêve si longtemps retardé !) fumer son cigare, entouré de ses fidèles amis du boulevard, dans son cabinet directorial, à deux pas du café anglais.

C'est le projet de M. Bernier qui a remporté le prix. Ce projet, d'un aspect moins grandiose sans doute que les œuvres de ses concurrents, me paraît un des plus rassurants, et je l'en félicite. La prudence avant tout. On ne peut cependant pas exposer les malheureux provinciaux, de passage à Paris, à écouter les *Noces de Jeannette* et la *Cavalière rusticana*, puis à une incinération obligatoire, pour clore leur divertissante soirée, quelle que soit la splendeur décorative du four crématoire. Ce serait trop exiger d'eux.

Et maintenant que le jugement est rendu, que MM. les Entrepreneurs vont aligner les chiffres de leurs devis, que la danse des millions des contribuables va commencer, et, en somme pour l'édification très coûteuse d'un monument incomplet, étranglé, dont l'unique façade se développera piteusement sur une place de quelques mètres carrés, où tout recul est impossible, on se demande involontairement, en songeant à l'incompréhensible retard apporté à l'exécution de tant de travaux utiles et d'un réel intérêt artistique, si la reconstruction de l'Opéra-Comique était bien nécessaire. Nous n'en croyons rien et nous sommes assez présomptueux pour croire que bien des gens sensés pensent comme nous. A un genre musical agonisant, il était vraiment fort inutile d'élever un temple nouveau. Le théâtre de la place du Châtelet ne suffisait-il pas au bonheur des derniers fidèles ? Et c'était donc leur infliger un bien cruel supplice que de les obliger à rouler quelques instants de plus en voiture pour s'y rendre.

« Il est des événements dont les causes demeureront toujours enveloppées d'impénétrables mystères. »

Qu'il eût été plus rationnel, plus artistique, de consacrer tous ces millions, qui vont être si légèrement absorbés par la construction d'un inutile monument, qui n'aura même pas le mérite d'orne le boulevard, à l'édification d'un musée d'art moderne si impérieusement et si légitimement réclamé, ou à la reconstruction de ce malheureux palais du quai d'Orsay, aujourd'hui envahi par une véritable forêt de platanes et des hordes de chats réfractaires à la domesticité, et où figureraient dignement et se développeraient chaque jour, comme au Kensington de Londres et au splendide musée des Arts industriels de Berlin, les précieuses collections perdues dans les salles désertes d'une des ailes du palais des Champs-Élysées.

Par une étrange coïncidence, au moment où je me laisse aller à ces réflexions amères, évoquant l'image lamentable de cette pauvre Cour des Comptes, dont Théodore Chassériau décora si merveilleusement l'escalier d'honneur, mon regard se porte sur un beau volume, édité avec un luxe de bon goût par Alphonse Lemerre, et dont la couverture, d'un joli bleu ardoisé, porte ce titre aux deux couleurs : *Un peintre romantique : Théodore Chassériau*. Cet ouvrage qui vient

à peine de paraître constitue une étude très sérieuse du peintre et de son œuvre et est signé du nom de M. Valbert Chevillard qui a traité son beau sujet avec une ferveur émue, une compétence rare et une chaude et brillante élégance de style. Il était nécessaire qu'à une époque où tant de glorieux éphémères ont leurs enthousiastes panégyristes, un écrivain d'art de talent eût l'heureuse idée de ressusciter, aux yeux de la génération actuelle, la noble et intéressante figure de Théodore Chassériau, trop injustement reléguée jusqu'à ce jour, et comme étouffée, entre ces deux colosses : Ingres et Delacroix, ses maîtres. Maîtres en vérité bien dissemblables, mais dont Chassériau, dans son dualisme religieux, résuma parfois, par un prodige d'art instinctif, les doctrines si opposées, sur des toiles exquises, où se fondaient dans une troublante harmonie de lignes et de couleurs, les qualités essentielles des deux grands artistes. On a dit que Chassériau, sollicité en sens contraire par les deux maîtres exclusifs et jaloux auxquels il avait voué une égale tendresse, chercha à combiner leurs sentiments si divers et leur pratique si dissemblable. Je n'en crois rien. Tout jeune il les aimait d'amour égal, et sous l'influence tyrannique de leur génie, fixa inconsciemment dans des formes fatalement pleines de réminiscences d'école, ses calmes et pures visions des époques antiques et ses souvenirs d'Afrique. Mais l'heure de l'affranchissement devait bientôt sonner et comme dit Théophile Gautier, dans un des nombreux et éloquentes articles qu'il lui consacre « ... Parti d'Ingres, ayant traversé Delacroix comme pour colorer son dessin si pur, il était depuis longtemps lui-même un maître, et tout dernièrement nous signalions son influence sur les plus hardis des élèves de l'école de Rome... » Nous nous permettrons d'ajouter que plusieurs de nos grands peintres actuels, et pour n'en citer que deux nommons Gustave Moreau et Puvion de Chavannes, subirent profondément à leur tour l'influence de Chassériau, devenu le peintre de Desdémone, d'Apollon et de Daphné, du Tepidarium des fresques de la Cour des Comptes..., etc... et nous serions bien surpris si ces grands artistes se défendaient d'avoir subi l'ascendant de ce pur et troublant génie dont la flamme devait s'éteindre après avoir jeté une si courte mais si brillante lueur. Gustave Moreau a d'ailleurs rendu un éclatant hommage à la mémoire de Chassériau en exécutant cette belle toile *Le jeune homme et la mort*, qui figura au Salon de 1857, composition allégorique dédiée au peintre de la *Vénus marine* (sœur de la blonde Galatée). Il a donné les traits de Chassériau à son personnage principal, un homme plein de jeunesse et d'ardeur, prêt à cueillir les lauriers de la gloire, lorsque la mort, qui le suit par derrière, vient l'envelopper de ses voiles funèbres.

Chassériau mourut à trente-sept ans. Il était d'une précocité extrême. Quand il voulut tenter l'épreuve pour le prix de Rome il avait à peine seize ans. Justement à cette époque Ingres dut partir pour aller prendre la direction de l'Académie française à Rome. Chassériau le suivit et ne put prendre part au concours. A vingt-quatre ans il obtenait sa deuxième médaille au Salon avec un *Christ au jardin des Oliviers*. Sa production était incessante. Maître absolu de son dessin il savait donner rapidement une forme à son rêve. De là le nombre considérable d'œuvres qu'il a exécutées pendant sa trop brève existence. Dans le catalogue qui sert d'éloquente péroraison au livre de M. Chevillard, je ne compte pas moins de quatre cent cinquante numéros. J'y relève des peintures murales, des peintures religieuses, de nombreux portraits, des toiles de genre, des eaux-fortes originales, des lithographies et jusqu'à des vitraux... Les brillants tableaux, les chaudes études que lui inspira le ciel d'Afrique, qu'il aimait avec une passion, lui assurent une place d'honneur dans la brillante phalange de nos peintres orientalistes.

Et c'est au moment où, tout jeune encore, alors qu'il était en possession définitive d'un talent plein de brillantes promesses, que la mort aveugle et brutale l'a abattu, comme elle terrassa aussi dans la fleur de leur vie et dans toute la force de leur talent, Marillat, Fortuny, Regnault, Guillaumet... ces amants passionnés du soleil. C'est à croire à la légende icarienne...

Ne vous semble-t-il pas qu'il y a dans la mort de ces poètes de la lumière quelque chose de particulièrement attristant ? On dirait une

clarté qui disparaît. Heureux encore ceux qui, comme Théodore Chassériau, ont eu le temps de faire une assez riche moisson de rayons pour illuminer leur mémoire.



Le livre de M. Chevillard est non seulement une sérieuse critique, très méditée, mais aussi un très curieux recueil d'anecdotes dont plusieurs fort réjouissantes. En voici une qui ne manque pas de sel et que je me plais à citer, ne fût-ce que pour jeter un rayon de gaieté sur la physionomie un peu grave de cette *Vie artistique*.

L'auteur nous raconte que lors d'une récente visite au musée d'Avignon, il découvrit dans le grenier de ce musée (les greniers des musées sont dit-on toujours pleins de trésors) une merveilleuse toile représentant une jeune femme nue d'une forme admirable, endormie dans une forêt, se détachant toute blanche sur les feuillages d'un vert puissant et sombre. Était-ce Diane? Était-ce Vénus? Était-ce Psyché?...
Je laisse la parole à M. Chevillard :

« Comme j'es-

sayais de lire le nom du peintre disparu sous une couche de crasse, le conservateur me dit : « C'est de Chassériau, un beau morceau de peinture, hein? »
« — Pourquoi le laissez-vous donc moisir au grenier? » répondis-je.

« Les petits yeux gris du vieillard brillèrent, et avec un sourire il dit : « Pas possible, c'est le portrait de Mademoiselle X... »

« — De Mademoiselle X...? »

« — Oui, tout le monde sait que c'est Mademoiselle X... Je ne peux pourtant pas l'exposer toute nue dans le musée. »

« Alors, moi aussi, je me mis à rire. »

« — Mais, Monsieur le Conservateur, ce tableau, il vous agite, vous, parce que vous avez connu le modèle; mais pour nous Mademoiselle X... est perdue autant qu'Aspasie. Vous n'avez pas le droit de nous priver de cette page ravissante. »

« Alors la sensation que j'avais subie s'expliqua. Le modèle avait vécu de la vie mortelle, et, de l'association mystérieuse de l'amour et de l'art était sortie la plus délicieuse nymphe qui se fût jamais endormie au fond d'un bois. »

Hélas! le peintre, l'amant, le modèle aimé ne sont plus. Tout s'en va. L'art seul demeure. Et la divine créature dont nous admirons aujourd'hui l'image éternellement belle, fut cette ravissante Alice Ozy, cette Ninon de Lenclos du romantisme, si tendrement hospitalière aux gens d'esprit de son temps, et qui, bien après la plupart de ses amants, vient de s'éteindre tranquillement dans le calme des doux souvenirs, après la plus extravagante des existences amoureuses.

Et la toile du musée d'Avignon! Qu'est-elle devenue?

M. Chevillard va nous le dire :

« Aujourd'hui la nymphe endormie, tirée de l'obscurité du grenier où la pudeur du vieux conservateur l'avait reléguée, figure dans un cadre tout neuf, à l'Hôtel de Ville d'Avignon. Sans doute le maire intelligent et ami des arts qui l'a placée en ce lieu, a voulu, par le spectacle de ce corps admirable, impressionner les jeunes gens qui se rendent à la salle des mariages et les disposer à faire de beaux enfants pour la cité. Il pensait comme Simonide, en sa chanson : que la beauté est la première condition du bonheur. »

On nous dit que le maire actuel d'Avignon est M. Pourquery de Boisserin. S'il en est ainsi, tous nos compliments à l'honorable député.



La décoration de Forain a été très bien accueillie par le monde des arts, et la presse a été unanime à féliciter M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur son choix. Nous joignons de grand cœur nos félicitations à celles de nos confrères. Et maintenant, à quand le tour de Paul Renouard et d'Adolphe Willette! Je ne puis songer à ces trois artistes d'un talent si varié, si vivant, si primesau-

tier, sans rêver d'une publication satirique dont ils seraient les seuls illustrateurs. Mais où est le Philippon directeur?

ARMAND DAYOT.

Les Paï-pi-Bri

AU JARDIN D'ACCLIMATATION

Le Jardin d'Acclimatation, continuant la série de ses exhibitions ethnographiques, présente en ce moment au public un village entier de la Côte d'Ivoire, avec ses huttes et ses habitants.

L'intérêt particulier de cette exposition est de soulever, pour le

public, un coin du voile qui recouvre les mystères de l'« expansion coloniale. » Cette invention nouvelle, qui a déjà coûté beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes — des meilleurs et des plus courageux — est surtout connue dans les bureaux du ministère des colonies, mais la masse n'en a qu'une vague notion : c'est très loin, il y fait très chaud, on y meurt et il y a beaucoup de nègres; telle est, à peu près, la conception moyenne que possèdent les Français sur l'expansion coloniale.

Grâce à l'administration du Jardin d'Acclimatation, les Parisiens pourront voir, sur cette pelouse qui leur est familière, une factorerie, moitié magasin, moitié blockhaus, où les commerçants français entassent les denrées et pratiquent leurs échanges avec les indigènes venus de l'intérieur. Au haut d'un mât, planté devant l'édifice, flotte le pavillon tricolore. Il n'y manque qu'un résident, qu'on pourrait se procurer facilement à Paris : ces fonctionnaires, si l'on en croit les mauvaises langues, habitant plus volontiers le boulevard des Italiens que les incommodes régions équatoriales.

Autour du bâtiment se groupent des hangars et des cases en paille et en torchis, où vivent les nègres du village, presque tous attachés à la factorerie comme porteurs ou comme canotiers.

Ils paraissent fort civilisés ces bons Paï-pi-Bri; très gais, très alertes, bien bâtis — ce dont on peut facilement s'assurer, grâce à la simplicité de leur costume.

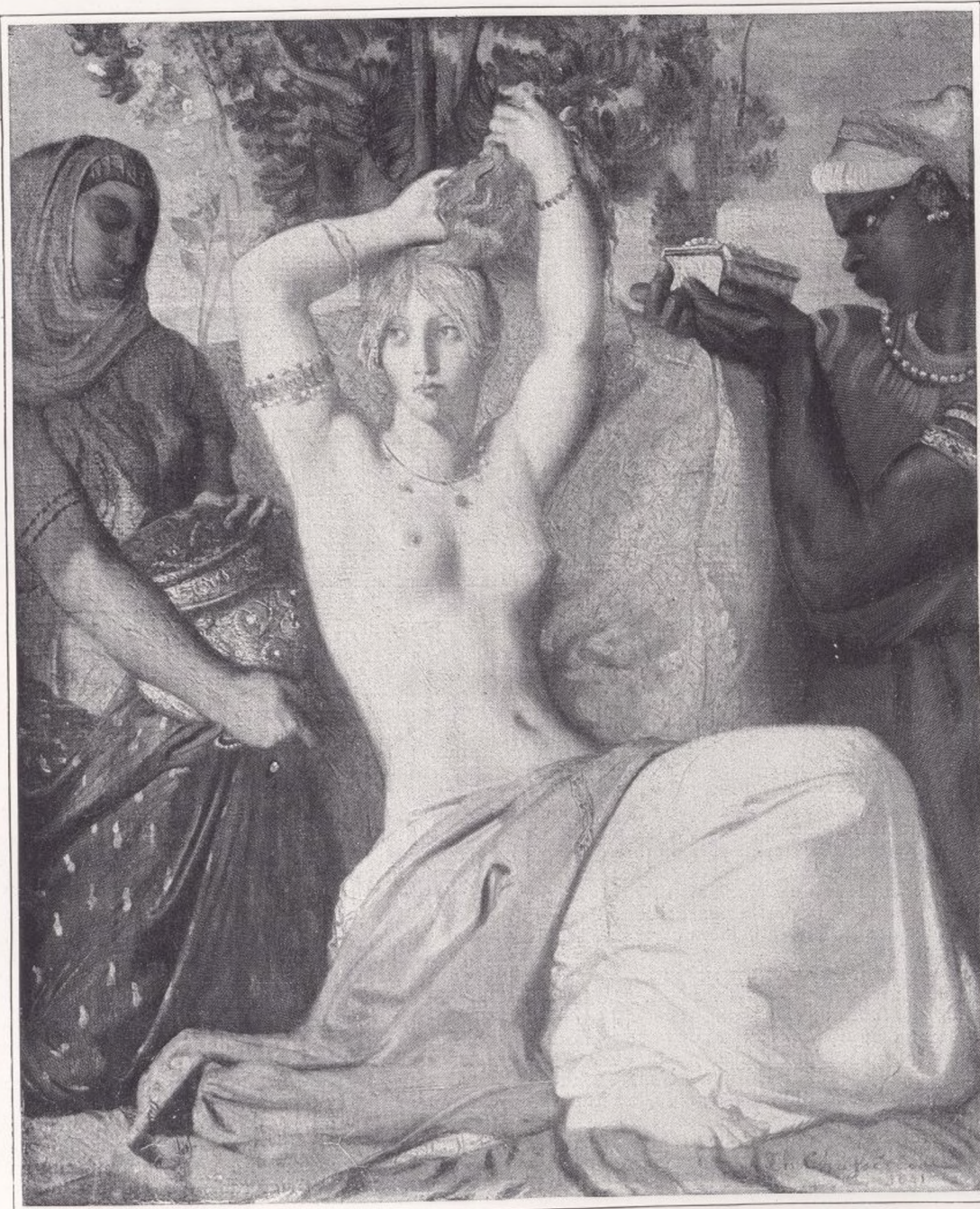
Les femmes sont fort coquettes, fort capricieuses, très volontaires et n'obéissent pas toujours avec une entière soumission aux ordres qui leur sont donnés.

Quoique coquettes et avides de plaisirs et de danse, ce sont d'excellentes mères : pour ne point se séparer de leurs enfants elles se les suspendent commodément dans le dos, au moyen d'une sorte de ceinture formant besace et elles vaquent ainsi à leurs occupations sans en paraître gênées.

Le public des dimanches paraît avoir pris en grande sympathie ces noirs, qui sont, par le fait, nos compatriotes, et les comble volontiers de cigarettes et de sous en échange des poignées de main dont ils sont fort prodigues. — T. G.

Les Livres

Il s'est produit en ces derniers temps une telle surabondance de romans nouveaux qu'il serait puéril d'en tenter ici l'analyse complète; nous devons nous borner à en signaler le plus grand nombre, quitte à remettre à plus tard ceux que le manque de place nous oblige à passer sous silence.



ESTHER, PAR THÉODORE CHASSÉRIAU.

Avec *le Scrupule*, M. Paul Bourget compte un nouveau succès à son actif. L'histoire est touchante, et bien qu'elle se passe dans un milieu susceptible d'effaroucher quelque peu certains des fidèles de l'éminent romancier, tous ceux qui la liront éprouveront la sensation que donne la chose vécue. Il en sera de même pour *Justice de Femme*, le roman de M. Daniel Lesueur, où l'héroïne rachète de si poignante façon un égarement passager.

Une vieille fille qui a élevé son jeune frère en arrive à le considérer comme son enfant, comme son bien propre, à tel point que lorsque celui-ci se marie, elle ne peut se résoudre à accepter un autre dévouement près du sien, et préfère renoncer à une existence qui lui paraît désormais sans but. Sur cette donnée où le cœur joue un grand rôle, M. Paul Marguerite a écrit *Ma Grande*, un livre plein d'émotion aussi profondément étudié que supérieurement présenté.

Pas plus que dans les autres librairies le roman n'a fait défaut chez Calman-Lévy. Voici d'abord *Pas Jalouse*, une très fine étude de femme, signée Gyp, un nom qui nous dispense d'en dire plus long; puis *le Duc Jean*, de MM. Paul Perret et Félix Cahen, un roman qui bien que d'un romanesque un peu démodé, n'est pas exempt cependant de plusieurs coins d'observations; ensuite *Alise*, de M. Jules Lermina, où l'on voit évoluer le fameux Vidocq dans une action empruntée à une véritable enquête du temps et la *Rançon du Cœur*, un roman très mouvementé, de M. Paul Samy.

Profitions de cet arrêt chez Calman-Lévy pour parler du nouvel ouvrage de M. Pierre Loti, bien que ce ne soit pas peut-être exactement la place ici. *L'Exilé*, en effet, n'est pas à proprement parler un roman, mais plutôt une série de relations de voyages, un genre dans lequel, on le sait, excelle le jeune académicien. L'ensemble du livre est empreint de poésie et de cette netteté dans la perception des choses qui sont le propre du talent de l'auteur du *Roman d'un Spahi*. Il faut mettre hors de pair, entre autres, toute la partie consacrée à Carmen Sylva; on ne peut rien imaginer de plus adorablement en même temps que plus respectueusement traité.

Pour en revenir à la série des romans, notons : chez Flammarion, *l'Ibis bleu*, de Jean Aicard et *Dangereuse conquête*, de M. Emile Valentin; à la librairie Ollendorf, *Mademoiselle Azur*, de M. Jean Rameau, l'odyssée d'un viveur qui, dégoûté des fêtes et des débauches de Paris, se décide à faire une fin en exécutant, selon son expression imagée « un plongeon dans le bleu », et chez Kolb, *les Gants noirs*, de M. Ambroise Herdety, récit dramatique d'un épisode de la vie d'une grande cantatrice.

Signalons encore le nouvel ouvrage du docteur J. Gérard, *le Médecin de Madame*, dans lequel l'auteur de la *Grande Névrose* raconte, sous forme de roman, la troublante rencontre d'un jeune médecin chaste avec une jolie femme délaissée.

Nous ne saurions mieux clore cette déjà longue nomenclature qu'en annonçant la nouvelle édition populaire de *Floréal* parue chez Delagrave. Publié d'abord en une somptueuse édition, avec illustrations de Georges Cain et musique inédite de Massenet, le roman d'Armand Sylvestre avait obtenu un énorme succès que va certainement retrouver la plus simple mais néanmoins très coquette édition présentée aujourd'hui dans une préface signée Jules Claretie.

La part faite au roman, il est temps de s'occuper des autres publications, voyages, histoire, études de toutes sortes qui, elles aussi, comptent un public non moins nombreux.

L'ancienne Maison Quantin publie une série de très intéressantes publications, la plupart enrichies d'illustrations. Au nombre de ces dernières il en est une qui mérite une place exceptionnelle. On se rappelle l'Exposition des Cent chefs-d'œuvre des collections françaises et étrangères organisée l'année dernière à la galerie de la rue de Sèze; M. Georges Petit, pour en laisser aux amateurs un souvenir durable, vient de publier sous le titre *les Cent chefs-d'œuvre*, un admirable in-folio orné de cent reproductions en héliogravure d'après un procédé qui lui est propre. Le texte a été confié à notre confrère, M. Roger Milès, qui y a trouvé matière à de judicieuses études et à d'exquis poèmes; l'introduction de ce bel ouvrage est écrite par M. Georges Lafenestre, de l'Institut.

Signalons encore deux ouvrages curieux à des titres différents: *L'Histoire de la Conciergerie du Palais de Paris*, par M. Eugène Pottet, un petit volume fourmillant d'anecdotes sur les captifs qui ont passé par les cachots depuis 1031 jusqu'en 1892! et *Louis XVI et la Révolution*, par M. Maurice Souriau, le distingué professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, avec de très intéressantes illustrations puisées dans les documents du temps.

Nous retrouvons encore le nom de M. Roger Milès sur un volume publié par Flammarion, *Nos Femmes et nos Enfants*, qui traite de la situation de la femme abandonnée à elle-même et des devoirs de protection dus à l'enfance. Outre un joli dessin de couverture signé Jean

Béraud, l'ouvrage est précédé d'une éloquente préface de l'éminent académicien M. Legouvé.

M. Henri Lemonnier, professeur d'histoire à l'Ecole des Beaux-Arts, publie chez Hachette une très remarquable étude sur *L'Art français au temps de Mazarin et de Richelieu*, dans laquelle l'auteur, malgré sa situation officielle, loin de se croire obligé à des gémissements outrés devant l'art académique, fait preuve au contraire d'une indépendance de goût tout à fait rare en même temps que d'une finesse d'analyse peu commune.

La littérature gaie semble redevenue très en faveur, et personne ne songe à s'en plaindre étant donné que cette renaissance du franc rire et de la belle humeur a pour parrains des auteurs comme Courteline, Alp. Allais, A. Capus, Jules Renard, Georges Auriant, H. Buguet, Xanrof et tant d'autres.

Est-il en effet possible de rêver plus plaisants portraits que ceux de MM. les Ronds de cuir pris sur le vif, et avec quelle sincérité de touche, par l'auteur du *Train de 8 heures 47* et de cet étonnant *Boubouroche*, tant applaudi à l'une des dernières soirées du Théâtre-Libre?

Quelle maladie si noire soit-elle, qui ne serait pas guérie par la lecture du *Parapluie de l'Escouade*, du tantaisiste di primo cartello, qui a nom Alp. Allais? Quelle hypocondrie la plus invétérée qui ne s'évanouirait pas comme par enchantement sous les rayons de *La Lanterne sourde*, imaginée par Jules Renard pour le plus grand bien des esprits moroses. Sans oublier les *Gaudrioles et Flonflons*, de M. Henry Buguet, cet autre pince-sans-rire, pour qui tout est prétexte à chansons, les choses les plus gaies comme les plus tristes!

Ah! certes, les amateurs du rire, et du meilleur, n'ont que l'embaras du choix, et si par impossible la dose ne leur semble pas encore suffisante, ils peuvent l'augmenter encore en ouvrant *Bric-à-Brac*, le dernier album de Caran d'Ache; je serais bien étonné si après l'avoir parcouru, la rate fatiguée, ils ne demandaient pas à grands cris, un peu de répit!

R. M.

L'édition de l'*Annuaire des Châteaux*, de 1893-94, vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec le plus grand soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors des adresses des 40.000 châtelains de France disposées par ordre alphabétique et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 30.000 notices historiques ou anecdotiques sur les principaux châteaux de notre pays et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt.

L'*Annuaire des Châteaux*, qui aujourd'hui a sa place marquée dans tous les salons de l'aristocratie, est un beau volume de 1.300 pages du prix de 25 francs. A La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

ABONNEMENTS D'ÉTÉ

Un grand nombre de nos acheteurs nous informent de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer le *Figaro Illustré* dans les villes d'eaux.

Pour répondre à leur désir, nous créons un service spécial d'abonnement pour les stations balnéaires, aux conditions suivantes :

Abonnements de trois mois :

France 9 fr. | Étranger . . . 10 fr. 50

Les demandes d'abonnement peuvent être adressées à M. l'administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. Hazard, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

LÉON GIRARDET



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1893 by Boussod, Valadon & Cie.

UNE ÉDUCATION

Ayuntamiento de Madrid



Les Bouilleurs de Cru

PAR EDOUARD CADOL

HEUREUSEMENT parvenu à sa trente-deuxième année, n'ayant pas tout dilapidé de son héritage, à peine marqué d'une esquisse de patte d'oie, et encore assez chevelu pour que sa raie se dessinât nettement, M. Jacques de Haultménil rêvait de se marier à la campagne, loin, bien loin de Paris, où il ne remettrait plus le pied, jamais!

C'est que, sans abuser, il avait usé de bien des choses : de la cuisine de restaurant, par exemple ; au point que le bœuf bouilli, dont il goûtait parfois, dans le ménage de ses amis, lui faisait effet d'une friandise. Il savait son « boulevard » sur le bout du doigt, et, à force d'entendre les mêmes comédiens jouer les mêmes pièces, sous des titres différents, il les imitait, pour s'amuser.

Vraiment, il en avait assez ! Assez d'appeler « cher ami » nombre de messieurs, infiniment distingués, dont il savait si peu le nom, que, si d'aventure, l'un d'eux couchait quelque temps à Mazas, Jacques ne s'en apercevait pas. Et puis, se lever à midi, pour avoir taillé une banque à son cercle, jusqu'au petit jour, et habiter seul, un logis maussade, où personne ne l'intéressait plus ; même lui, finissait par lui paraître ennuyeux, humiliant et imbécile.

Comme il en était là, un ancien ami de feu son père lui écrivit à propos d'un mur mitoyen, qui s'était écroulé, ce qui est la destinée des murs, mitoyens ou non, qu'on néglige d'entretenir.

Mais aussi comment entretenir un diable de mur qui, pour appartenir à deux propriétaires, semble n'appartenir à personne ? Qui en paiera les frais ? Je sais bien qu'une loi compliquée, qui fait « retoquer » plus d'un étudiant de seconde année, régit la matière, et si bellement, que la moindre contestation de part ou d'autre, peut entraîner des procès qui durent des générations, et coûtent beaucoup plus que ne vaut le mur, encore bien que l'objet du litige se dégrade à mesure, d'avantage.

Mais, aucun risque que le mur en question jouât ce méchant tour à ses co-possesseurs. Pas plus que Jacques de Haultménil, son correspondant, M. Chavart, n'était processif. Avis de celui-ci à celui-là ; réponse de celui-là à celui-ci et l'affaire va toute seule. Pas un pli, n'en parlons plus.

Il en fut ainsi, à cela près que Jacques annonça sa venue, pris tout à coup du désir d'aller voir un peu ce qu'était la bicoque, qu'une de ses tantes avait eu la bonne pensée de lui laisser ; bicoque dont le mur mitoyen dépendait. Un petit déplacement, sans plus ; un entr'acte au train-train de la vie parisienne : neuf heures de chemin de fer. C'était dans les Charentes.

Bien avisé avait été Jacques de prévenir.

« Mon cher enfant, (lui écrivit derechef l'ancien ami de feu son père), « nous sommes « tous enchantés, à la maison, de la bonne nouvelle que tu nous

« donnes. Arrive. Le plus tôt sera le mieux pour nous, qui t'avons « vu haut comme ça, joufflu, joli, bon diable, et si farceur en tes « réparties de garçonnet gâté ! Viens, nous nous faisons fête d'aller « te chercher à la gare et de te ramener chez nous. Tu lis bien « « chez nous », car, pour habiter l'immeuble de ta pauvre chère « tante, il n'y faut pas songer. La maison est vide de meubles. L'as- « tu donc oublié ? Mais ne sois pas inquiet. Il n'en manque pas « dans la nôtre... »

Le bon Monsieur Chavart en ajoutait long de ce ton, insistant sur la joie qu'on aurait de choyer le fils du « pauvre et cher ami », dont le souvenir restait intact dans la mémoire de tous ceux qu'il avait honorés de son amitié.

Jacques en fut touché. Il dressa l'oreille aussi. C'est que M. Chavart, après avoir parlé de sa femme, de ses deux fils et de sa bru, avec qui l'on vivait presque en commun — chacun sa maison ; mais le parc à tout le monde — lui touchait un mot de sa fille, Rose — leur Rosette, que Jacques reconnaîtrait d'autant moins qu'il ne l'avait jamais vue, — laquelle Rose mettait sa coquetterie à parer la chambre d'un parisien, et lui ferait goûter de certaines tartelettes qu'elle fabriquait divinement !

Tiens ! tiens ! « Rose... » C'est gentil « Rose. » Les tartelettes aussi, c'est gentil. Que Rosette les fabriquât elle-même, c'était mieux, au gré du jeune homme.

Au fait, quel âge pouvait avoir Rose ? Voyons donc ça !

Et Jacques remua des souvenirs dans sa tête. Dix-huit ou dix-neuf ans. Pas vingt. Douze années de différence avec lui. C'était une proportion convenable. Et puis, de la fortune, les Chavart. Et Rose devait certainement avoir de l'éducation. Dans les Charentes, les jeunes filles sont instruites au couvent. C'est comme-il-faut. Rose avait dû être élevée au couvent. Mais, par sa mère aussi, élevée dans les principes de la famille, du bon foyer, du digne foyer patriarcal, qui caractérise la vieille bourgeoisie de province, de mœurs si sages, si fermes. Assurément, Rose avait été élevée ainsi, puisqu'elle faisait des tartelettes !

Eh bien, ma foi ! qu'elle fût seulement un peu jolie, Mademoiselle Rose Chavart, et... on ne sait pas !

C'est dans ces dispositions, que Jacques de Haultménil boucla sa malle et s'embarqua. Et le long de la route, il se dit, à plusieurs reprises : « Pourvu qu'elle soit un peu jolie, Mademoiselle Rose Chavart !... »

Pourquoi ne l'eût-elle pas été ? Sa mère n'était pas mal, autrefois. Il la revoyait dans ses souvenirs enfantins, lui beurrant des tartines pour le goûter. Les bonnes tartines ! Et l'aimable expression des beaux yeux de Madame Chavart en les lui distribuant !...

Pas vilain non plus, l'ami de son « pauvre cher » père. Bien

bâti en tous cas; solide, carré et d'humeur joviale comme pas un.

Si l'atavisme n'est pas une plaisanterie, la fille de ces deux-là ne pouvait moins faire que d'être un peu jolie.

Et le train roulait à quinze lieues à l'heure. Et Jacques trouvait le temps très long : « On n'arrivera donc jamais !... »

Plus qu'une station. Dans vingt minutes, nous y sommes.

Jacques aurait dû se sentir soulagé de son impatience. Au contraire. Tout le système nerveux se crispait. L'anxiété lui séchait la bouche, l'étranglait : « Si Rose allait être un laidron !... »

La fatigue aidant, le monologue prolongé durant tant de kilomètres, mettait, dans son cerveau, l'impression d'un malheur à cette pensée. Il lui semblait que sa vie serait gâchée, perdue.

« Mon Dieu, mon Dieu ! pourvu que Rose soit un peu jolie !... »

Un tout petit peu seulement, là ! J'espère qu'il était accommodant.

Le train ralentit bientôt. Il se fit un vacarme de sifflets, de cloches, de plaques tournantes, puis on arrêta et des voix d'employés crièrent : « Saint-Amand-la-Boixette. »

D'un bond, Jacques sauta sur le quai; mais il n'eut pas le temps de chercher son monde. Deux bras vigoureux l'étreignaient, tandis qu'un visage s'aplatissant sur le sien, l'embrassait à pleines lèvres.

Après celui-là, un autre, de femme cette fois, puis deux autres, masculins, puis encore un féminin, ce dernier; mais qui, au lieu d'embrasser, offrit son front au baiser du voyageur.

Et c'était une confusion enragée d'exclamations, de questions, qui ahurissaient Jacques, au point qu'il ne savait auquel entendre, à qui répondre, d'autant que les domestiques lui prenaient des mains sac de nuit, plaid, parapluie, carton à chapeau, le priant de leur remettre son bulletin de bagages.

Tout cela, vite, vite : — « Viens, cher ami. — Prenez garde; il y a un pas. — Te voilà donc ! — Quel plaisir ! — Etes-vous bien fatigué ? — Vous devez mourir de faim. — Reconnais-tu ma femme ? — Et les enfants, hein ? Ont-ils grandi ! — Voilà ma bru. — Rose, Rose, viens donc par ici. Tous les ordres sont donnés; ne t'inquiète pas. — Où vas-tu, Jacques ? Voilà les voitures. Non ! monte dans celle-ci, avec ma femme et Rose. Je conduirai le break... »

Enfin, on y était, on partait; ouf ! Seulement alors, se ressaisissant, Jacques regarda pour de bon la jeune fille, qu'un rayon de soleil couchant, glissant par la portière, éclairait; que dis-je ! illuminait violemment. Dieu du ciel ! qu'il y avait de surplus à ce qu'il en avait souhaité, sans la connaître ! « Un peu » jolie ? Je t'en moque ! Très jolie Rosette, la bien nommée; jolie, jolie; jolie « tout plein ! » On ne peut pas mieux dire !

Et ce n'est rien : jolie d'une certaine façon, qui tient bien moins aux traits qu'à la physionomie, à l'expression du regard, du sourire, à la tenue, aux mouvements. Eh ! Monsieur, la jolie personne, toute flambante de jeunesse, toute gracieuse de franchise modeste; saisissante positivement, par le cachet d'intelligence de son beau front, par le charme irrésistible, qui se dégageait d'elle comme un parfum.

Sapristi ! n'y a-t-il pas du trop, à présent ? Une telle jeune fille condescendrait-elle à agréer l'alliance d'un garçon de trente-deux ans, déjà marqué d'une esquisse de patte d'oie, tout juste assez chevelu pour que sa raie se dessinât à peu près nettement ?...

Une voix secrète, la voix d'un « quelque chose » que nous ne connaissons jamais, si « en nous » qu'il soit, s'efforçait de rassurer le jeune homme, disant familièrement :

« Jacques !... Jacques, tu ne connais pas Rose. Jacques, tu la méconnaissais ! Rose a été élevée au couvent de Poitiers, mon ami. Sa mère a parachevé son éducation. Et l'atavisme te garantit qu'elle tient de papa et de maman, par la sagesse et les sentiments; Rose n'en cherche pas si long. Si ses parents lui proposent de t'épouser, elle dira *Amen*, pour commencer. A toi de faire que ce soit avec plaisir. »

Ah ! s'il pouvait en aller de cette manière !... Ce serait, ni plus ni moins, la réalisation du rêve intime de M. de Haultménil. Voyez-vous la belle existence ? Loin de redresser le mur mitoyen écroulé, on le supprimerait jusqu'en ses fondations. La bicoque de la « pauvre chère » tante serait réparée des sous-sols au faite. Un tapissier de Paris en meublerait les pièces, selon le goût moderne. Qu'on serait heureux là !

« Chez soi ! » comme le fils aîné et la bru des Chavart, copartageants des ombrages du parc. Un enfant de plus dans cette aimable et honorée famille de gros propriétaires fonciers.

Et s'occuper ? N'ayez peur ! Il y a de quoi, dans les Charentes. La vigne à cultiver, les vendanges à faire, sans compter tous les autres travaux champêtres. Que ce serait délicieux, la journée remplie, à regarder travailler les autres, de rentrer à la maison, dont Rose ferait le plus bel ornement !

Quelle paix surtout; quelle quiétude d'âme ! Allez donc demander cela à la capitale de France. Non ! Adieu Paris. Jamais, jamais ! tu ne reverras Jacques; arrange-toi comme tu pourras !

Tout cela qui occupait l'esprit du voyageur, lui permit de ne pas trouver longue la grande heure que les chevaux mirent à amener la compagnie à la résidence des Chavart.

Un dîner plantureux attendait. On dina, en parlant de tous les « pauvres chers » défunts dont on honorait la mémoire. Puis, douce causerie, en prenant le café sur la terrasse de l'habitation. Après quoi, une poule au bouchon, à deux sous, sur le vaste billard de la serre et, dix heures sonnant, Jacques

fut conduit à sa chambre, que Rose avait pris soin d'aménager. Elle s'y entendait vraiment, tout autant qu'à la confection des tartelottes, dont, sans complaisance, le jeune homme s'était régalé.

Il se déshabilla, se mit au lit, laissant un moment encore la fenêtre grande ouverte. Par elle, venait jusqu'à lui, une brise agrémentée de senteurs agrestes, qu'il aspira comme avec gourmandise. Il semblait qu'il entendit le silence, dont les grillons accentuaient la profondeur. Ses yeux se perdirent dans les espaces, que mesuraient tant d'étoiles, et ses membres, comme son moral, se détendant, il se sentit plonger dans une immense satisfaction indéfinie, qui avait je ne sais quoi de paradisiaque.

Mais mon Dieu, mais mon Dieu ! qu'on serait heureux là, avec Rose ! — Il se le dit, se le redit, et, négligeant de fermer la fenêtre, il s'endormit comme un homme juste, qui a roulé la moitié d'un jour en chemin de fer.

Il y a des gens nés sous une bonne étoile. Il est à supposer que Jacques de Haultménil était du nombre : tout ce qu'il avait imaginé de son mariage avec Rose se réalisa point par point; tout ! Et s'il s'en fallut de quelque chose, ce fut du plus et non du moins.

C'est dire qu'ils étaient mari et femme. Effectivement; depuis dix-huit mois déjà, et, pas plus que Jacques, la belle et bonne Rose, ne s'en repentait.

Comme il se l'était proposé, l'ex-boulevardier avait fait restaurer la maison de sa « pauvre chère » tante. On avait achevé d'abattre le mur mitoyen, cause première et indirecte de cette



union fortunée. Le parc s'en était agrandi d'autant, et l'on vivait dans la meilleure intelligence avec les beaux-parents.

Dix-huit mois de parfaite satisfaction, c'est rare, surtout entre nouveaux époux ; car, pour le dire en passant, la fameuse « June de miel » n'est guère à peu près qu'une légende ; sorte de préjugé, fécond en déboires pour la plupart ; puisque, faute de s'être pratiqués avant, les caractères se heurtent involontairement, jusqu'à ce que l'habitude se prenne. Pas ici. Aussi certains observateurs se disaient : « Ça va trop bien ! Ça ne durera pas ! Quelque nuage voilera leur ciel bleu un de ces jours ! »

Pourtant nulle satiété de la part de Jacques ; le « vieil homme » ne reparaisait point ; aucune nostalgie du « boulevard ». Alors ?... Chez Rose ?... — Eh bien ! oui. Un mécompte : un tout petit. Mettez-vous à sa place.

N'est-il pas compréhensible que Rose, en épousant un parisien, s'attendit à ce qu'il la conduisit, de temps en temps, à Paris ? Ça allait de soi, ce semble. C'était sous entendu, dans les conventions matrimoniales. Quel crime, à cela ? Aucun !

D'abord, elle patienta, supposant que Jacques en ferait la proposition. Puis voyant le temps passer sans qu'il y parût, elle y fit allusion détournée. Et Jacques ouvrit de grands yeux.

« Paris ? Aller à Paris ? Oh ! ma chère enfant, n'en forme pas le souhait. Si tu savais !... »

Et il lui dit, de Paris, tout le mal possible.

« Qu'il a raison ! appuya le bon M. Chavart. Oh ! ma fille, ne pense pas à Paris.

— Pourquoi faire aller à Paris ? demanda la maman.

— Ce n'est pas ta place, Rosette, firent ses frères.

— Quant à moi, conclut la belle-sœur, on offrirait de me payer pour y aller, que je donnerais le double pour m'en dispenser. Ne sommes-nous pas heureux ici ? »

Rose se le tint pour dit et n'en souffla plus mot. Mais ce qui n'était qu'un vague désir, prit corps, et maintes fois elle pensa :

« C'est égal, je voudrais bien connaître Paris !... »

Néanmoins, comme elle était d'esprit sage, elle se résigna délibérément. « Voilà tout, elle ne connaîtrait pas Paris. En somme, il y en a bien d'autres. N'y songeons plus. »

Saint-Amand-la-Boixette n'est pas, du reste, un lieu mort et désolé. Tant en ville qu'aux alentours, en toute la circonscription, il se produit des événements d'un certain intérêt. Justement, tenez : « Joseph Michalou vient de mourir. »

Ah ! mon Dieu ! comment ça s'est-il fait ! En voilà un coup inattendu ! Jeune encore, Michalou ; quarante-sept ans à peine. Et si robuste à l'apparence ! Si bon garçon ! Et du talent. Quand cet homme-là vous prenait la parole, du diable s'il y avait moyen de l'arrêter. Aux concours régionaux, en réunion publique, il n'y en avait que pour lui. C'est lui qui ne s'intimidait pas des interruptions ! Quand une fois, il avait résolu de dire une chose, les gendarmes ne l'auraient pas empêché d'aller jusqu'au bout. A la Chambre, ses collègues y avaient renoncé, préférant lui céder la place. Et quelle voix ! Quels coups de poing sur la tribune ! Et voilà qu'il est mort ?... « Dire que je l'ai encore rencontré avant-hier !... »

C'est que Joseph Michalou était le député de Saint-Amand-la-Boixette. Et pas d'hier. Député sous tous les gouvernements. Mais, un indépendant, lui. Pas de danger qu'il s'inféodât à tel groupe que ce fût. Son groupe, c'était lui-même. Qu'est-ce que ça lui faisait, la diplomatie des politiciens ? Les questions de principe ne l'inquiétaient guère. Il avait sa mission ; c'était le défenseur dévoué, acharné des « bouilleurs de cru ». Tout pour les bouilleurs de cru. Il ne sortait pas de là. Aussi, dans les Charentes, on ne connaissait que lui. Aux élections, il faisait la pluie et le beau temps. Les préfets avaient beau se démener, il les mettait dans sa poche, les préfets.

« Qui voulez-vous qu'on nomme avec vous, M. Michalou ? Tel et tel ? Dormez tranquille ; ça y est ! » Et ça y était, d'emblée, à tous coups. Qu'ils viennent s'y frotter les préfets !...

Mort ! Qui est-ce qui défendra les bouilleurs de cru, maintenant ? Car, vous savez, il y a de l'opposition. Tant qu'il était là, elle n'osait broncher. Qu'eût-elle dit ? Il parlait tout le temps !

Mais, à l'heure présente, elle s'enhardit, lève la tête, montre les dents. Quel coup, seigneur ! pour les bouilleurs de cru !...

Voyez ce que c'est ! Jusqu'ici Rose, jamais, au grand jamais, ne s'était arrêtée à la question des bouilleurs de cru. Je vous demande un peu pourquoi elle y eût pris garde ? Eh bien ! la voici



tout à coup et tout à fait retournée. Le décès prématuré de Michalou a produit ce phénomène. Comment cela ? — Vous ne devinez pas ? C'est pourtant bien féminin, bien innocent aussi : — « Qu'est-ce que vous diriez si Jacques remplaçait défunt Michalou à la Chambre ?... »

Pourquoi pas ? Entre des compétitions qui déjà se dessinaient, n'y avait-il pas moyen de se glisser et d'arriver bon premier ! Il faudrait passer quelques mois à Paris, en ce cas.

En recevant, en rendant des visites, à la rencontre sur les

remparts, comme au jardin public, les « jours de la musique », même au parvis de la cathédrale, après l'office, Rose, sans avoir l'air, insinua l'idée à ses amis et connaissances. Pas d'elle, cette idée. On en avait parlé devant elle ! C'est singulier, hein ?...

Si singulier, que, de proche en proche, cela se répandit. Et le préfet pensa : « Eh ! Eh !... »

Il fit plus ; il trouva une définition : « Candidature de conciliation. »

En sorte qu'un matin, cinq bons citoyens se présentèrent chez

M. de Haultménil. Une heure durant, ils conférèrent, et sitôt après leur départ, Jacques grimpa aussitôt à la chambre de Rose, montrant un visage bizarre.

« Sais-tu ? » fit-il avec une animation tout aussi bizarre. « Sais-tu ? Non ! Je te le donne en mille. Tu vas bien rire ! Figure-toi que ces gens-là... Sache d'abord que ce sont cinq délégués d'un comité électoral. Voyons ! devine ce qu'ils sont venus faire ici.

— Te proposer la succession de M. Michalou, répondit Rose.

— Voilà tout ce que ça te fait ? Non ! vrai, c'est fou, dis !

— Pourquoi ?

— Parce que... Mais parce que je n'ai jamais songé à siéger à la Chambre. Je ne fais pas de politique, moi.

— Il ne s'agit pas de politique, mon ami. Il s'agit de défendre les bouilleurs de cru ; ce qui, dans les Charentes, est d'un intérêt autrement important que la politique ! Au surplus, toi seul en étais à ignorer que ton nom fût mis en avant ; car depuis trois semaines, tu es l'objet de toutes les discussions en ville.

— Ah bien, parole d'honneur ! répliqua Jacques, je ne m'en doutais pas. Mon Dieu ! ajouta-t-il, après avoir paru se consulter, les bouilleurs de cru... je ne dis pas ! ils sont fort intéressants. Personnellement, ils m'intéressent beaucoup, mais beaucoup !... les bouilleurs de cru ! Cependant !...

— Cependant ?... fit Rose.

— Je suis si tranquille, voyons !

— Ah ! si tout le monde pense comme toi, ils sont en mauvaise passe, les malheureux bouilleurs de cru ! Demande à papa, à mes frères. Si les honnêtes gens les abandonnent, ne vois-tu pas que leurs ennemis vont triompher ? Adieu, la prospérité de toute la région !

— A ce point ?

— Le plus grand danger est que leur cause tombe aux mains de ces politiciens, qui trafiquent de leur mandat, au profit de leur ambition personnelle.

— Diable ! » fit Jacques frappé.

Mais se secouant : « C'est égal ! reprit-il, je ne me fais pas à l'idée de devenir député. Je t'assure, Rose, à aucun moment, mes idées ne se sont tournées de ce côté-là. »

Cependant, il dormit mal la nuit suivante. Son beau-père, les frères de Rose mis au courant, avaient répondu : « Ah ! les infortunés bouilleurs de cru ! Quel malheur que Michalou soit mort ! »

Et tandis que les heures s'égrénaient dans la nuit, Jacques ruminait des pensées vagues et peu suivies. Ce n'est pas sans un sentiment de gloriole — oh ! bien vague allez ! — qu'il se voyait « honoré des suffrages de ses chers concitoyens. » Les vingt-cinq francs par jour lui importaient peu, vous pensez ! Sans doute, le droit de voyager sur tous les chemins de fer, sans bourse délier, valait bien quelque chose. C'est agréable, oui. Et même, avec Rose, on pourrait parcourir des pays qu'on dit pittoresques au premier chef. Mais, après tout, il n'avait pas besoin de tableur sur la gratuité pour s'en passer la fantaisie, au cas où le cœur lui en dirait. Seulement, et voilà ce qui méritait un peu de considération, « tout le monde n'est pas député, » en fin de compte !...

Et puis quoi ! Les événements — si imprévus, en politique, comme vous savez — poussent parfois un homme en des destinées que lui-même eût tenues hors de portée, invraisemblables. Voyez-vous, qu'à l'occasion d'une crise, son groupe le portât jusqu'à un ministère !... Qui sait ! si un matin, appelé d'urgence à l'Élysée, il n'en sortirait pas président du Conseil ?

Ah ! les gens de son ancien cercle, alors ! Ah ! les ex-amis du « boulevard ! » Il les voyait d'ici, les entendait : — « Ce diable de « Haultménil ! Qui se fût douté de ses capacités ! Pourtant, avez-vous remarqué ? Au baccara, il ne tirait jamais à cinq. Un « malin ! Très fort !... »

Et tout ça, par les bouilleurs de cru.

« Très intéressants, les bouilleurs de cru ! »

Par vision anticipée, il se voyait à la tribune, plaidant leur cause, avec une autre vigueur, une autre autorité que celle de Michalou. Il donnait de grands coups de poing sur la tablette, celui-ci. Pas Jacques. C'est dans l'argument que serait le coup de poing, de sa part. Il les empêcherait de s'esquiver à la buvette, les collègues. Il les tiendrait haletants, les hypnotiserait, les assommerait ! Vous ne le connaissez pas, on vous dit. Laissez ! dès qu'il serait élu, il la piocherait à fond, la question des bouilleurs de cru, et... on verrait ! Par bonheur la fatigue le dompta, au petit jour, sans quoi, il se fût levé, et là, seul, dans sa chambre, en chemise, il eût ébauché un discours, pour se donner un avant-goût des triomphes entrevus.

En s'éveillant, le mirage s'était dissipé. Plus ça du tout ! Non ! La vie facile et douce qu'il menait depuis son mariage, lui parut le plus grand des biens, et ma foi !...

« Jacques ! » cria son beau-père en accourant. « On parle de toi ce matin dans *Le Sémaphore de Saint-Amand-la-Boixette*. » (Le journal du canton).

En effet, on parlait de lui, pour l'éreinter à tour de bras. Pas tant Jacques, personnellement, que le comité électoral, qui avait eu « l'idée saugrenue » d'envoyer des délégués offrir la survivance du grand, de l'incomparable Michalou, à qui ?... (Non, ça passe l'i-

magination, c'est du plus haut comique !) « à une espèce de *gom-meux*, de *poisseux*, de *copurchic* ; gentilhomme clubman, aussi « inoffensif que totalement incapable. »

Il y en avait deux colonnes (en dix interligné). Un éreintement « dans les grands prix ! »

D'abord désorienté, faute d'habitude, Jacques, en se ressaisissant, rougit jusqu'au blanc des yeux, et conçut la pensée nette, claire et fermement arrêtée, d'aller gifler le « polisson » qui se permettait imprudemment et impudemment, de l'accommoder à cette sauce, quitte à lui ouvrir le ventre d'un coup d'épée, le lendemain matin, pour lui apprendre à vivre.

Rose en frémit, en blémissant. Elle n'avait pas prévu cet aléa. Ah ! si c'était ainsi que ça commençait, elle renonçait bien



volontiers, dans son cœur, à jamais passer les fortifications de la capitale. C'eût été trop cher.

« Doucement, mon gendre, doucement ! fit le bon M. Chavard. On voit bien que tu n'as pas encore pris le pli des luttes parlementaires. Eh ! mon cher enfant ! ce ne sont que des roses auprès de ce qui t'attend, si tu maintiens ta candidature.

— Si je la maintiens ? répliqua Jacques avec feu. Vous pouvez en être bien certain, par exemple ! Ah ! un « incapable » moi ! Attendez voir si ces cadets-là m'intimideront. Ce serait une désertion honteuse. Qu'en penseraient les bouilleurs de cru ? Tout à eux, désormais, voyez-vous ; je leur appartiens corps et âme ! J'y laisserai mon repos, ma fortune, ma peau s'il le faut ; mais je ferai triompher leur cause, ou j'y perdrai mon nom ! »

Et trempant une plume de bonne encre, il écrivit au Comité le résumé de ce qu'il venait de dire à son beau-père ; c'est-à-dire : qu'il acceptait la candidature, définitivement ; encore bien que, rendant la monnaie de sa pièce au rédacteur du *Sémaphore*, il le traitait de « sauteur et de paillasse, stipendié par des fonds d'origine suspecte. » — Attrape !

« A la bonne heure ! s'exclama le beau-père ; voilà que tu te mets au ton de la polémique électorale.

— Vive les bouilleurs de cru ! » cria Jacques en signant sa lettre-programme.

On ne se sentait pas vivre dans la tribu des Chavard. Il n'y avait plus d'heures pour les repas, on se couchait quand on pouvait, et l'on ne dormait que d'un œil. Finies les causeries le soir, après dîner, sous les grands arbres du parc, en prenant le café. Passé le temps où, réunis au salon, les dames brodaient, tandis que l'une d'elles, assise au piano, caressait les touches d'ivoire, père, frères, maris, lisaient en paix le journal de Paris.

« Est-ce que ton mari ne rentre pas dîner, Rose ?

— Je ne sais, répondait celle-ci en étouffant un soupir. Il est parti à six heures du matin. »

Parti ; pourquoi faire, pour où aller ? Eh parbleu ! ne fallait-il pas qu'il se montrât dans chaque commune du canton, et qu'il persuadât ses « chers concitoyens » de voter pour lui ?

Dès le petit jour, vite, en voiture. La veille, son valet de chambre l'avait précédé, pour coller des affiches, annonçant la venue du candidat. Le tambour de ville battait la caisse, répétant l'avis de l'affiche. Et le cabaret le plus central préparait sa salle de bal, pour la « réunion privée » doublement annoncée.

Souriant, familier, Jacques sautait de sa voiture, à la rencontre du premier habitant. Cinq ou six autres, des vieux, s'approchaient,

curieux et méfiants, et les poignées de main de marcher, du « cher ami » en veux-tu, en voilà, bien qu'on ne se fût jamais tant vu.

Les commères s'en mêlaient, dévisageant le futur successeur du « pauvre M. Michalou ».

« A vous ce poupard, ma chère dame ? L'air est bon par ici. Le bel enfant ! Mouchez-le un peu qu'on l'embrasse. Tiens, mon petit bonhomme, achète-toi un sucre d'orge avec ça. Et vous autres, hein ? qu'il fait chaud ! nous allons bien « prendre un verre » en attendant la réunion ? »

Ce n'est pas de refus, bien sûr. On ne voulait pas l'offenser c't'homme-là.

— A la vôtre, M. de Haultménil.



— Et ça va-t-il comme vous voulez, ici ? Vous manque-t-il quelque chose ?

— On ne se plaindrait quasiment pas, n'était qu'il faut faire deux kilomètres pour acheter son tabac, sans vous commander.

— Comment, vous n'avez pas un bureau dans le village ! Ah ! l'Administration ! quelle incurie !... Patience ! Mais, c'est deux bureaux de tabac qu'il faudra ici ! »

Ailleurs, c'était un diable de pont emporté par la crue d'il y a six ans, qu'on retardait toujours de rétablir.

« Comment ! s'écriait le candidat, vous n'avez pas encore votre pont ? Oh ! les ingénieurs de l'Administration ! quelle incurie !... Mais patience ! Si je m'en mêle, on les fera marcher MM. des Ponts et Chaussées ! Et vous êtes bien bons, de ne réclamer qu'un pont. En vérité, c'est deux ponts qu'il faudra ici !... »

A la réunion, tenue devant une bonne demi-douzaine de campagnards, trop âgés pour travailler encore aux champs, Jacques dégoisait un joli boniment appris par cœur, dont ces bonnes gens ne comprenaient pas un mot, et qu'ils applaudissaient tout de même. Puis, les poignées de main marchaient de nouveau. De nouveau, on prenait « un verre » et, en rejoignant sa voiture, pour gagner le village voisin, s'il rencontrait d'autres commères, nouvelles embrassades de marmots morveux.

Dans les bourgs, c'était plus compliqué, partant, plus long. Prendre « un verre » ne suffisait pas. On lui rendait sa politesse, et à la séance de la réunion, quelque notable beau parleur lui coupait parfois la « siflotte » pour lui poser des questions. Sur les bouilleurs de cru ? Non. Jamais sur les bouilleurs de cru ; mais sur les grandes questions politiques et sociales. Ça, c'était le chien-

dent ! Comment contenter « tout le monde et son père ? » Les premières fois, dame ! il peina. Mais à force, il s'en tirait, à peu près comme Sganarelle du *Médecin malgré lui*, par des phrases à mille pattes, où il y en avait pour tous les goûts, si d'aventure, on y démêlait quelque chose.

Longtemps après le dîner, il rentrait chez lui, épuisé, enroué, ne tenant plus debout, moulu !

« Viens te mettre à table, Jacques, » disait Rose.

— Je t'en souhaite ! Pas ombre d'appétit. Trop souvent absorbé « un verre » pour que l'estomac supportât des aliments. Non. Une tasse de thé ou de camomille, pas plus.

— Alors, viens te reposer, mon ami. »

« Se reposer ? » Y songeait-elle ? Pas le temps ! Elle n'avait donc pas lu le *Sémaphore* ? Trois colonnes d'attrapage sterling ! Croyait-elle qu'il allait rester là-dessus ? Attends un peu, le *Sémaphore* ! Pas gêné pour lui river son clou, du reste !

A cet effet, il avait fondé un journal : « LE BOUILLEUR DE CRU » qui disparaîtrait après l'élection. Et qui est-ce qui le rédigeait, ce journal ? Pas lui. Un journaliste, un vrai, qu'il avait fait venir de Paris, pour mener la campagne électorale. En voilà un qui ne s'intimidait guère des polémiques du *Sémaphore* ! Les pieds dans le plat ; les points sur les i, tout le temps ! Et pas seulement dans l'article de tête ; tout le long des quatre pages.

Sous la rubrique : « MONNAIE DE LEUR PIÈCE », il houspillait, il dépiautait les clients du *Sémaphore* :

« Ohé ! les puritains ! Ce n'est toujours pas chez nous qu'on rencontre des fils de banqueroutier ! Est-ce que vous nous con-

naissez des parentes qui se soient fait enlever ? Dans quel camp sont-ils, ceux qui s'engraissent à tous les râteliers et prêtent serment à tous les régimes ? En tous cas, on peut nous demander à nous, d'où vient l'argent ! »

Toutes perfidies, qui tombaient dru sur les adversaires.

« Ton rédacteur ne va-t-il pas un peu loin ? demandait timidement Madame Rose.

— Du tout ! répliquaient avec empressement, son père et ses frères. Hardi, hardi ! C'est le bon combat, tapez, tapez ! C'est de la politique, de la vraie politique ; sauvons la France ! »

Pas moins, en ville, certains ne les saluaient plus, montraient des visages crispés. Il y avait du duel dans l'air.

« Ça va bien ! ça va bien ! répétait le candidat. Ils y ont renoncé, à me traiter d'incapable. »

On ne décolérait pas, dans la famille. Mais ce ne sont encore que les bagatelles de la porte. Laissez ! que la période électorale soit ouverte, on en verra bien d'autres !

En attendant, au lieu de se reposer, Jacques veillait avec son rédacteur, afin de préparer un numéro à sensation, et de composer de nouvelles affiches. Croirez-vous ça ? A peine en faisait-il poser une, qu'elle était couverte par celles des compétiteurs ! Canailles ! Jouons-leur le même tour, et faisons venir du papier de couleur de Paris.

La pauvre Rose se reprochait durement d'avoir fait lever ce lièvre. Pour un peu, elle se fût mise de l'autre bord, dans l'espoir de décourager son mari. Savez-vous qu'on en venait à incriminer la vie de garçon de M. de Haultménil. « Bien connu dans les tripots, pour ne jamais tirer à cinq au baccara. Un noctambule, habitué du « Grand-Seize » au café Anglais. Oui, oui, on sait d'où vient l'argent. Rien à dire. Mais où était allé celui qui manquait de l'héritage paternel, au moment de son mariage ? La « Dame de Pique » en savait sans doute quelque chose ! »

« Tu as donc été un viveur enragé ? » demandait Rose.

En voilà bien d'une autre ! Son propre comité s'étonnait qu'il ne fût pas franc-maçon. Diable ! une infériorité. Vite, vite ! qu'il se fit recevoir.

Passe ! Mais voilà qu'un matin, des « hommes à barbe » — et pas précisément soignée ! — réclamèrent une entrevue, séance tenante.

« Qu'est-ce que c'est encore que ceux-là ? » fit Rose, avec un peu d'appréhension.

Jacques s'y connaissait maintenant. Aussi, du premier coup, répondit-il : « C'est des délégués ! »

— A quoi vois-tu ça ?

— Raides comme la justice, circonspects et sévères, ils portent le diable en terre, et « tout un monde » sous leur bonnet. Voilà à quoi ça se voit. »

Affectant la gravité, Jacques descendit au salon, où on les avait introduits. Une grande heure, il resta avec eux. Après quoi, remontant, songeur, il montra à sa femme un visage bouleversé.

« Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, que t'ont-ils dit, ces vilaines gens ? »

— Ils m'ont dit qu'ils m'apportent trois mille voix, à condition...

— Quelle condition ?

— A condition, ... à condition... Ne t'effraie pas, Rose.

— Dis vite, mon ami.

— Eh bien ! ... à condition de m'incorporer dans la Société de... de l'Autopsie mutuelle. »

Il appréhendait que sa femme ne se gendarmât, ne s'emportât. Non ! Immobile et muette, elle l'englobait d'un regard indéfinissable. On eût dit qu'il lui eût asséné un coup de merlin sur la tête, qu'elle fût pétrifiée, tuée, littéralement, et bientôt, deux grosses

larmes perlèrent à ses cils, débordèrent lentement, et « dégoûlèrent » navrantes, sur ses joues pâlies tout à coup. Puis, se jetant à lui, elle l'entoura de ses bras, le serrant, l'enveloppant, comme pour le disputer à l'ennemi, et répétant entre des sanglots :

« Jacques ! mon Jacques ! tu ne me ferais pas une chose pareille, n'est-ce pas ? Dis, oh ! dis que tu ne la ferais pas !... »

La veille du scrutin, Jacques de Haultménil, maigri d'un bon quart, les traits ravagés, les membres rompus, et le gosier en feu, s'enferma dans sa chambre, étendu sur une chaise longue. Il n'en pouvait plus le malheureux, tant il s'était bousculé et « attrapé » avec les partisans de ses adversaires, dans les réunions publiques, tenues chaque jour de la semaine, en différentes localités.

Rose, assise près de lui, travaillait à l'aiguille, le regardant à la dérobée, et de temps en temps, se levait pour lui présenter une tasse de tisane.

Un grand silence régnait dans le parc familial, qu'ils avaient sous les yeux. Point de vent, sous le ciel pur. Tout au plus, quelque oiseau traversait, d'un coup d'aile, l'espace libre, dans la hauteur des arbres touffus. Ni mouvement ni bruit. Qu'ils se sentaient bien, dans cette paix, où ils semblaient baigner. Ma foi ! le vote de demain serait ce qu'il serait. Le candidat ne s'était pas épargné ; — ça se voyait, de reste ! — De sa personne, et de sa bourse aussi, il avait fait tout le possible, humainement. Aux bouilleurs de cru à parfaire la victoire, — leur victoire, au fait !

A vrai dire, elle paraissait certaine. Pour éreintés que fussent, eux aussi, les compétiteurs, ils n'avaient pas autant donné et crié que Jacques, et l'on constatait chez eux, divers symptômes de défaillance, dont il était permis de bien augurer.

Non qu'ils eussent formellement lâché pied. Diable ! il y paraissait en ville. Pas un bout de mur, de clôture, pas un poteau, qui ne fût enluminé d'une épaisseur d'affiches superposées, sur lesquelles d'autres, toutes fraîches, ressaient : « PAS D'ABSTENTIONS ! » — « AUX URNES ! » — « PROTESTATION ! » — « ENCORE UN MOT ! » — « GARE AUX MANŒUVRES DE LA DERNIÈRE HEURE !!! » le tout suivi d'un texte bourré d'insinuations,

d'accusations injurieuses à l'adresse des adversaires. Et, dans les cafés, chez les débitants, on continuait de s'égosiller, de se défier, de se braver, avec ou sans accompagnement de taloches persuasives. Mais tout cela ne devait pas porter bien loin. A l'heure présente, le siège de chacun était fait sans doute. Attendons-en repos.

Tout à coup, toute la tribu Chavart fait irruption chez les Haultménil. Le père roule des yeux de fauve blessé ; ses fils et son autre gendre s'entrent les ongles dans la peau. Qu'avaient-ils donc ?

Jacques ne le sut pas tout de suite, bien qu'ils le lui criassent tous en même temps, plus fort les uns que les autres. Ce qu'il y avait ? Quelque chose qui eût été justement taxé d'infamie, s'il ne se fût agi de politique ; car la politique partage, avec l'amour, la faculté de tout légitimer. Un bon tour, dès lors ; simple malice, consistant en un placard où « un groupe d'électeurs anonymes — cherche ! — annonçait que :

« Monsieur de Haultménil, sentant finalement l'insuffisance de ses titres, se repliait en bon ordre, et renonçant à la lutte, retirait sa candidature. »

« Canailles ! » s'écria Jacques, en sautant à bas de la chaise-longue, le sang aux joues, les poings crispés et la poitrine halestante.

Mais, attendez un peu ! On va voir de quel bois il se chauffe et s'il se mouche du pied ! Jour de Dieu, mes amis, oui, oui ! vous



allez voir ! Une plume seulement ; du papier, vite, vite ! On n'a plus que quelques heures !

Et le voilà rédigeant un contre-placard :

« Le groupe d'électeurs anonymes en a
« MENTI!!! »

« Le candidat Hautménil retire si peu sa candidature, qu'il
« convoque les électeurs, en réunion publique, ce soir même, à
« huit heures, au manège de Saint-Amand-la-Boixette. »

A deux heures et demie du matin, Rose, pâle, anxieuse, accoudée près de la fenêtre ouverte, tendait l'oreille au moindre bruit, regardant sans succès, à travers la nuit, du côté de la petite ville. Et elle appréhendait tous les malheurs, s'en accusait par avance, se frappant la poitrine, dans un *med culpa* général.

Sotte ! qui avait compromis son bonheur simplet, et si doux ! pour la satisfaction problématique d'une curiosité de fille d'Eve ! Qu'en serait-il désormais ? Si encore il se fût agi d'un mandat de sénateur inamovible !... Mais à chaque renouvellement de la Chambre, tout serait à recommencer ; il faudrait repasser par les mêmes crève-cœur, les mêmes déchirantes angoisses ! Car la politique est une passion, comme l'alcoolisme, le morphinisme. Alors, adieu son Jacques ! Elle n'aurait plus de mari !...

Bientôt, une rumeur lointaine la dégagait de ces pensées amères. Elle écouta, la respiration suspendue. A mesure, la rumeur grossissait. Rien de menaçant ; c'étaient plutôt des acclamations. Eh oui ! Un enthousiasme frénétique. « Victoire !... Vive Hautménil !... » Dieu soit loué ; le voilà qui pousse la grille. On dirait qu'on le porte en triomphe. Enfin ! on gravit le perron, la porte s'ouvre ; c'est... Hein ? Est-ce lui ? Eh oui ! oui, c'est Jacques ! Seulement, il n'a plus de chapeau, son Jacques. On dirait même qu'il lui manque deux ou trois poignées de cheveux. Pas trace du col à la chemise, dont le plastron s'entre-bâille, froissé, déchiré, et sa jaquette n'a plus qu'un pan. Ah ! mon Dieu ! ce cercle noir autour de l'œil ?... Bagatelle ! un pochon ; un petit pochon ! On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. D'ailleurs, c'est les autres qu'il faudrait voir ! Eclopés, les autres ! Deux pochons ; désha-

billés, déchiquetés ! Quel triomphe ! Jacques en est transfiguré, il ouvre la bouche pour s'acclamer lui-même. En vain, par exemple : rien ne sort. Aphone, pilé, moulu ; « vanné » pour de bon, cette fois, il s'affale sur un fauteuil, et puis... Ah ! et puis, pour l'amour de Dieu ! ne lui demandez plus rien !...

Heureusement, c'est demain qu'on vote. Il n'aura pas à se bouger. Beau-père, beaux-frères, amis, membres du comité se chargent de surveiller les votes et le dépouillement des bulletins. Essayez d'user des boîtes à double fond ! Ils seront là, ne lâcheront pas d'une semelle, et l'on trouvera à qui parler, en cas de besoin ; bien que le bon M. Chavard boite un peu, pour avoir été précipité de l'estrade, et qu'un tabouret lancé à la volée ait légèrement démantibulé la mâchoire inférieure de son fils.

« Compte sur nous, Jacques, et sois bien tranquille quant au résultat. Ça y est, mon ami ; ça y est en plein !... »

Puisque « ça y était » au dire de son père, qui connaissait bien le corps électoral, Rose se consolait un tout petit peu, de ce que la réussite eût coûté si cher. La quiétude, la satisfaction de son mari la faisaient passer sur le reste. On n'en était pas à une chemise et à une jaquette près. Les cheveux arrachés repousseraient. Quant au pochon, ce n'est pas dangereux.

« Tout est bien qui finit bien ! » se disait-elle.

Aussi, le jour du vote, un dimanche, se passa-t-il bien gentiment pour tous deux. De temps en temps, le père et les frères envoyaient un billet, portant laconiquement : — « Ça marche. »

Le mari et la femme dinèrent en tête-à-tête, d'autant plus contents, que ce n'était pas arrivé depuis le début de la lutte. Puis, installés sur la terrasse, ils attendirent confiants, en sirotant le café.

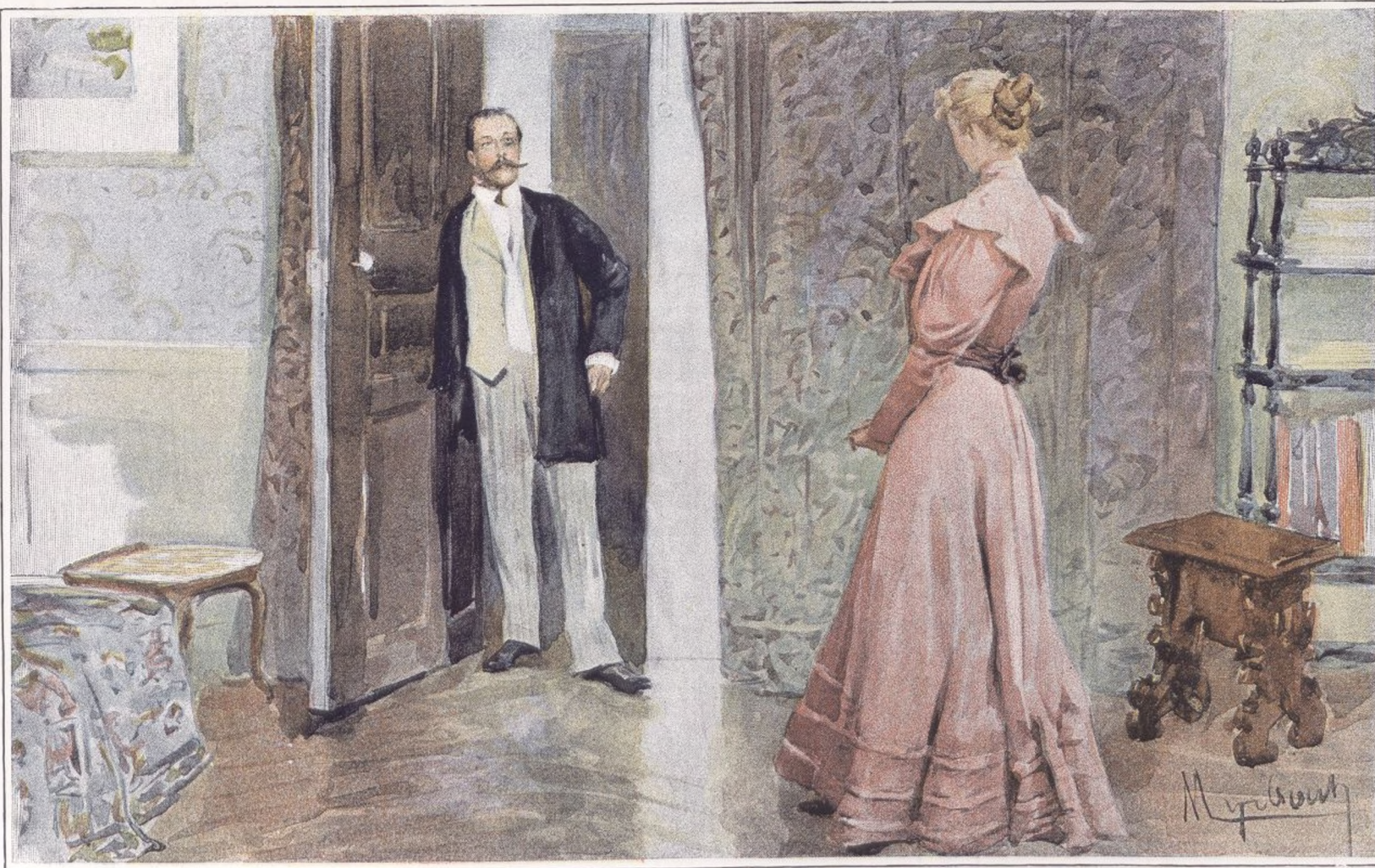
A onze heures, on entendit grincer le sable sous des pas mesurés. « C'est papa, » dit Rose.

C'est drôle ! Papa ne disait rien. La jeune femme n'y put tenir, et se levant, cria : « Eh bien, papa ? »

Papa continua de marcher sans répondre. Pas besoin, du reste, sa mine allongée en disait assez !

« Battu ? »

— Battu, mon cher enfant ! »



Et il expliqua la défaite : pression éhontée de la Préfecture, sur les maires, instituteurs, etc. N'est-ce pas de règle ?

« Et, qui est élu ? demanda Jacques ; le chimiste ?... »

— Non.

— Le viticulteur ?...

— Non plus.

— Le viniculteur, en ce cas ?

— Non... C'est un boulanger. »

A quelques jours de là, Rose, croyant que son Jacques gardait

quelque mélancolie de sa mésaventure, se glissa sur ses genoux et lui rappela une quasi-promesse d'aller ensemble passer un mois en Suisse. Il y consentit volontiers.

« Après tout, dit-elle, en l'embrassant, qu'est-ce que ça te fait, les bouilleurs de cru ?... »

— A moi ? répliqua plaisamment l'ex-boulevardier, c'est que j'm'en fiche !...

— Vrai ?

— J'sais pas c'que c'est ! »

(Illustrations de F. de Myrbaud).

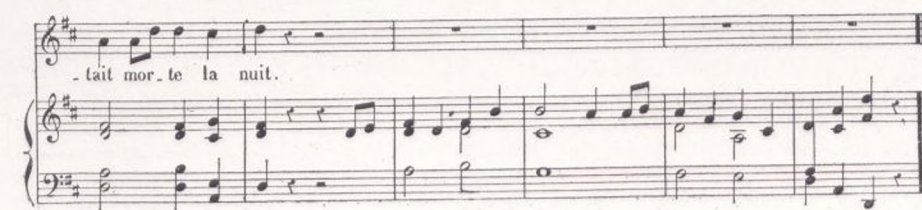
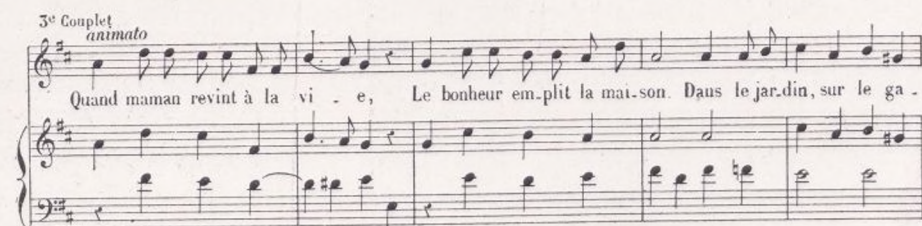
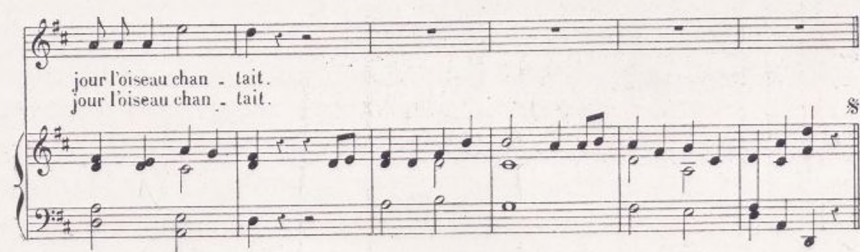
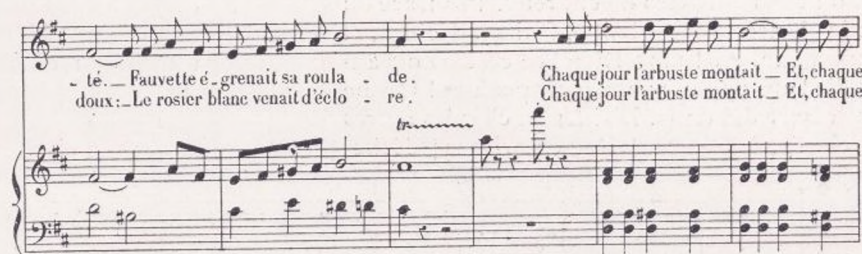
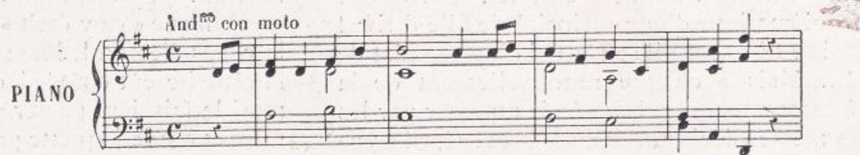
ÉDOUARD CADOL.

Chansons d'Enfants

FLEUR & FAUVETTE

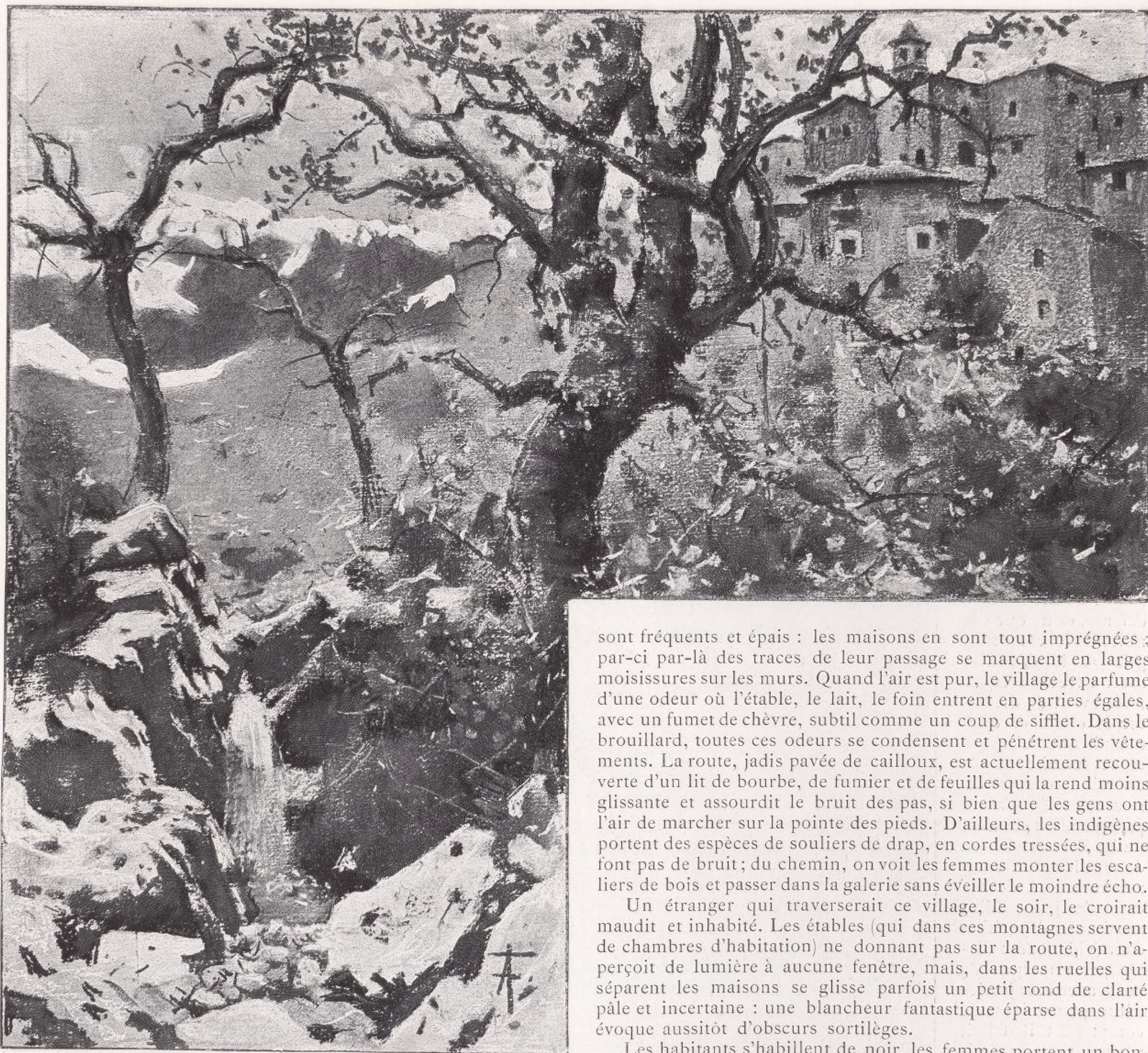
Poésie de A. DÉZAMY.

Musique de FRAGEROLLE.



GULON Grav

Albert Lynch



Miserere

PAR

Giuseppe Giacosa

Au fond d'une vallée ignorée des touristes, git un misérable petit hameau dont les dix ou douze masures s'alignent en montant, de telle sorte que des fenêtres de l'une le regard plonge dans les chambres de celle d'en bas, et ainsi de suite. Ce village s'allonge parallèlement à la vallée, si étroite qu'elle ne laisse pas place pour deux maisons de front ; un torrent grisâtre et rageur, échappé de la moraine d'un petit glacier, remplit de son lit le peu d'espace plane compris entre les deux montagnes, puis va s'engouffrer en mugissant dans une gorge profonde et abrupte. Les maisons, et le semblant de rue qui les borde, grimpent sur la gauche du torrent ; et la pente de la montagne est si raide, qu'un premier étage sur la rue n'est plus qu'un rez-de-chaussée du côté opposé.

En été, le soleil descend quelquefois dans ce trou et soulève une vapeur malsaine des tas de fumier. Mais son action dure peu ; ses rayons n'y arrivent que perpendiculaires, coupés dès leur première inclinaison par les monts escarpés. Les paysans ne voient jamais l'ombre de leurs maisons bleuir les terres ensoleillées ; ils ignorent les décolorations lentes à l'heure du couchant. Ils n'ont du soleil que la brûlure : ses rayons tombent sur le village avec la rapidité de l'éclair, l'échauffent un instant, puis disparaissent. L'hiver y dure six mois pendant lesquels la fuite des heures n'est marquée que par une alternance des diverses obscurités ; grâce au demi-jour qui y règne en souverain, on ne remarque pas la tombée du crépuscule et les nuits succèdent aux jours, brusquement, sans préparation, comme une toile qui tombe sur la scène. Les montagnards lisent, pour ainsi dire, les noms des mois sur les hauteurs : en novembre, le soleil n'atteint que tel point ; en décembre tel autre ; janvier l'amène plus bas, février plus bas encore, jusqu'à ce que juin l'apporte dans le village même et que septembre l'éloigne de nouveau. Les brouillards, dans ce village,

sont fréquents et épais : les maisons en sont tout imprégnées ; par-ci par-là des traces de leur passage se marquent en larges moisissures sur les murs. Quand l'air est pur, le village le parfume d'une odeur où l'étable, le lait, le foin entrent en parties égales, avec un fumet de chèvre, subtil comme un coup de sifflet. Dans le brouillard, toutes ces odeurs se condensent et pénètrent les vêtements. La route, jadis pavée de cailloux, est actuellement recouverte d'un lit de bourbe, de fumier et de feuilles qui la rend moins glissante et assourdit le bruit des pas, si bien que les gens ont l'air de marcher sur la pointe des pieds. D'ailleurs, les indigènes portent des espèces de souliers de drap, en cordes tressées, qui ne font pas de bruit ; du chemin, on voit les femmes monter les escaliers de bois et passer dans la galerie sans éveiller le moindre écho.

Un étranger qui traverserait ce village, le soir, le croirait maudit et inhabité. Les étables (qui dans ces montagnes servent de chambres d'habitation) ne donnant pas sur la route, on n'aperçoit de lumière à aucune fenêtre, mais, dans les ruelles qui séparent les maisons se glisse parfois un petit rond de clarté pâle et incertaine : une blancheur fantastique éparse dans l'air évoque aussitôt d'obscurs sortilèges.

Les habitants s'habillent de noir, les femmes portent un bonnet noir et les hommes une espèce de chapeau de la même couleur. Ils parlent peu, ils rient peu, ils ont cet air méfiant et dolent des êtres qui vivent isolés. Car ce pays n'héberge peut-être pas dix étrangers par an, et sur ce nombre cinq au moins sont des fugitifs en quête de vallons difficiles et ignorés : des gens qui arrivent de nuit, se cachent dans le fenil et repartent avant le jour.

L'église est desservie par un prêtre qui, s'il n'est pas un saint, est une brebis rebelle, tombée en disgrâce auprès de son évêque et envoyée dans ce trou pour y faire pénitence. Il y a aussi une auberge qui est la maison la plus haute du village ; une grande maison qui fut jadis, dit-on, un couvent : blanche, froide, pleine de fenêtres closes et de chambres vides. Au lieu de chercher à rendre habitables les deux ou trois pièces du rez-de-chaussée, la vieille hôtesse dissémine ses quelques meubles dans toute la maison. Ainsi, de la salle à manger, pour appeler les gens de service, n'allez pas croire qu'il suffise d'élever la voix, non, il faut traverser à tâtons un long corridor où des planches vermoulues cèdent sous les pas, et, du haut de l'escalier, frapper avec un bâton sur les marches de bois qui résonnent à vide.

Dans la chambre à coucher, sur une commode bancale, une cloche de verre renferme le buste en cire d'une vieille dame, sans doute quelque parente morte de la patronne. Les traits ont toute l'horrible perfection des masques moulés sur le cadavre : la cire, transparaissant sous une teinte de carmin, rend au visage mort sa pâleur vainement altérée et une poussière fine, infiltrée peu à peu, malgré le bourrelet de drap qui ourle les bords de la cloche, plaque sur les joues des ombres et des reliefs terreux qui rappellent l'effrayante maigreur des morts. Ce visage de parchemin est orné de deux longues boucles défrisées. Quand on marche dans la chambre, la commode boiteuse s'ébranle et les boucles se balancent gravement avec un petit froissement de feuilles sèches.

J'arrivai dans ce village à la nuit tombante ; en chemin, j'avais appris, tout en causant avec un muletier, que la maîtresse de l'auberge était une vieille fille, suspectée de sorcellerie, et qu'aucune domestique, même la plus misérable, ne voulait rester sous son toit. La vieille femme n'était cependant ni exigeante ni maniaqué ; au contraire, elle aimait à rendre service et tout le village lui était plus ou moins redevable de quelque chose ; mais elle avait un visage si sévère, une voix si brève, des intonations si brusques et des yeux impénétrables qui se fixaient au loin sur des objets invisibles ! En outre, il y avait dans l'auberge une chambre où nul

n'était jamais entré, où toutes les nuits une lumière restait allumée jusqu'au matin. Les anciens du village racontaient que, même à l'époque où elle était jeune et jolie, *Mademoiselle* avait déjà ces yeux vitreux et l'oreille tendue à des voix inconnues.

On disait merveilles de sa beauté passée, mais ce n'était certes pas l'amour qui l'avait flétrie, car, accusée, il y a quelque quarante ans, d'infanticide et traduite devant le tribunal, elle avait été acquittée, tout le pays étant accouru pour jurer qu'on ne lui connaissait pas d'amant et que personne ne l'avait jamais vue enceinte ni même soupçonnée de l'être.

L'accusation était fondée sur le rapport d'un douanier qui déclara l'avoir surprise, une nuit, comme elle enterrait un paquet, aidée d'un homme grand et robuste qu'il ne sut pas désigner plus clairement. Mais outre que, ainsi que le dit très bien en français l'avocat de la défense, outre que « la nuit tous les chats sont gris », le douanier avait attendu trois mois avant de dénoncer le crime et cela, quand une circonstance fortuite fit découvrir le cadavre du nouveau-né ; d'autre part, pendant ces trois mois, il avait, au su de tout le monde, vainement tenté de séduire la jeune fille : aussi sa déposition était évidemment dictée par un esprit de vengeance et la justice n'en pouvait tenir compte. Et il fallait vraiment que sa victime eût été innocente pour que, malgré sa réputation bien connue de sorcellerie, les paysans eussent déposé à l'unanimité en sa faveur et que le curé lui-même — un vieillard qui peu après, monta tout droit en paradis — l'eût proclamée, la plus chaste, la plus pieuse, la plus charitable vierge du monde !

Quand j'arrivai dans cette auberge et que je vis la patronne accourir au-devant de moi pour me souhaiter la bienvenue, peu s'en fallut que je ne m'en retournasse tout de suite. On ne pouvait relever dans ses manières rien qui fût particulièrement déplaisant, mais l'ensemble de sa personne vous causait une répulsion insurmontable. Je me suis demandé plus tard si la ressemblance avec la figure de cire n'y était pas pour quelque chose. Elle lui ressemblait en effet : sauf que ses cheveux à elle étaient noirs, tandis que ceux de la figure avaient cette teinte d'or pâle, particulière aux toutes jeunes filles, dont les cheveux foncent ensuite avec l'âge. Je me souvins alors que j'avais vu la femme avant la figure et que cette dernière n'ajouta rien à l'impression de dégoût que j'avais tout d'abord éprouvée, impression qui atteignit d'un coup sa plus grande intensité. C'était une personne de haute taille, sèche, avec un large front qu'encadraient deux bandeaux de cheveux noirs, plaqués et pommadés, descendant jusqu'à toucher la ligne légèrement rousse des sourcils, indice évident d'une complexion de blonde et révélateur d'une perruque. Elle était pâle, d'une pâleur exsangue qui s'étendait aux lèvres et dans laquelle les rides se creusaient, violentes, comme burinées dans l'épaisseur de la chair. Ses manières, ses gestes, ses paroles et surtout ses regards trahissaient une constante préoccupation de désinvolture, en même temps qu'une pénible et puérile timidité. Dès qu'on la regardait, elle baissait les yeux avec une rapide expression d'effroi puis les relevait aussitôt pour vous les fixer en plein visage, dilatés et comme irrités par la contrainte qu'elle s'imposait. Elle faisait tout dans la maison, n'ayant pas de domestique. Tandis que je soupais, je l'entendais continuellement monter et descendre de la cuisine à la salle à manger ; ses souliers de drap effleuraient sans bruit les marches de l'escalier ou les planches des corridors, de sorte qu'elle apparaissait toujours à l'improviste, telle un fantôme. A la fin de mon repas, comme j'avais bu à peu près la moitié de ma bouteille, elle vint s'asseoir à côté de moi, se versa deux doigts de vin

dans un verre et voulut trinquer avec moi, me souhaitant (Dieu ! quel horrible sourire !) l'amour fidèle de ma maîtresse.

Quand je fus au lit et que j'eus éteint ma lumière, j'entendis encore, par-ci par-là, battre une porte ou grincer une clé, puis bientôt toute rumeur d'êtres vivants se tut dans la maison. Cependant il montait d'en bas un murmure sourd et continu que je pris d'abord pour celui du torrent voisin. Mais à force d'écouter pour me rendre compte de sa provenance, je ne tardai pas à me convaincre que ce n'était pas là un bruit d'eau. Les torrents de la

montagne ne coulent pas avec le son égal des larges fleuves de la plaine ; parfois ils élèvent la voix, parfois la baissent, de temps en temps on dirait qu'ils changent de lit pour se précipiter sur des roches encore vierges du baptême des eaux, puis qu'ils reprennent leur cours primitif et que tout à coup s'ouvrent des gorges imprévues où ils s'engouffrent, en bouillonnant. Mais le murmure que j'écoutais était sans fin égale, et ne s'élargissait pas dans l'air en ondes sonores, il ne m'arrivait pas par la fenêtre : il montait insidieusement des murs de la maison et provenait sans doute d'un lieu fermé et profond. Quel énervement cela me causait ! Surexcité par tout ce que j'avais vu et entendu d'insolite dans la soirée, je me créais des fantômes d'une réalité effrayante. Toutes mes peurs enfantines, toutes les histoires d'horreur dont j'avais la mémoire remplie, tous

mes préjugés vaincus, toutes les curiosités terrifiantes qui torturent l'esprit après la mort de quelque être chéri, toutes les lâchetés de mon âme, toutes les faiblesses de mon intelligence, s'insurgeaient confusément, rageusement contre les conseils de ma raison et les étouffaient. Je ne pouvais pas m'en tenir aux explications simples et naturelles, j'apportais, à l'appui de mes folles terreurs, des sophismes dont je reconnaissais vainement l' inanité. Mis en présence de faits anormaux, il me répugnait, comme contraire à ma dignité, d'attribuer à des causes ordinaires l'effroi qui me dominait : je ne me demandais déjà plus : « D'où vient ce bruit ? » mais « Pourquoi suis-je tremblant et tout couvert de sueur froide ? »

Dans la fièvre qui m'agitait, je crus que ce murmure venait de la cloche de verre posée sur la commode, que c'était un filet de voix émanant des lèvres cadavériques de ce monstre qui y était renfermé, et que les parois de verre m'empêchaient de distinguer les paroles : étouffées dans cet étroit espace, elles perdaient leur accent et leur timbre pour se changer en ce bruit lugubre qui m'affolait. J'allumai.

La chambre avait deux portes : l'une donnant sur le corridor, l'autre dans une grande pièce contiguë, vide. Je me levai, je posai mon bougeoir sur le seuil de cette seconde porte, je me précipitai vers la commode, je saisis dans mes bras la cloche avec son pied : les boucles blondes dansèrent sinistrement sur le visage terreux dont elles époussetèrent les contours, et le bonnet couleur de cannelle se mit à trembler comme je portais en courant mon grotesque fardeau dans l'angle le plus reculé de la chambre vide. Avec quelles précautions je le déposai à terre ! Si la cloche, l'unique et fragile obstacle qui me séparait de ce cadavre mutilé, s'était brisée, je serais mort de peur. Je retournai dans ma chambre, fermai ma porte à clé et me sentis alors soulagé.

Mais le murmure continuait.

J'ouvris la fenêtre. La brise fraîche de la nuit me raffermir ; d'ailleurs, le bruit naturel de l'eau courante me parut de nouveau la seule cause de ma frayeur. Mais quand le froid m'eut fait refermer la croisée, j'entendis encore s'élever, rasant les murs, la note basse, grave, la note humaine qui m'effrayait. Alors je m'ha-



billai à la hâte et je sortis dans le corridor. Le plancher, accoutumé au pas muet des souliers de drap, grinçait et gémissait comme du bois neuf dans le silence mortel de la maison. Je descendis l'escalier. Les portes, au premier étage, étaient toutes grandes ouvertes et derrière les seuils, se détachant en plus clair, s'enfonçaient des profondeurs d'ombre pleine de mystère. Sur mon passage, la bougie jetait des traînées de lumière sur les meubles et improvisait des formes fantastiques. De temps en temps, je m'arrêtais pour écouter, quelquefois je perdais le murmure, mais quelques pas plus loin il frappait de nouveau mon oreille, persistant, monotone comme avant.

J'arrivai au rez-de-chaussée. Dans la cuisine, je remarquai une clarté blanche, éteinte, diffuse, moins intense que le reflet des neiges dans les nuits sereines de l'hiver et immobile comme les lumières dont le foyer est éloigné. Au contraire, le murmure se rapprochait, mais sa cause restait toujours mystérieuse.

Résolu à le découvrir, j'éteignis ma bougie et me laissai guider par cette clarté que ma propre lumière pâlisait. Elle provenait d'une immense cheminée au manteau saillant qui tenait toute la paroi, vis-à-vis de l'entrée. Sous le manteau, dans le mur latéral, s'ouvrait une toute petite porte, basse et étroite qui donnait dans une de ces chambrettes que les Piémontais appellent *peilo*.

Là-dedans se tenaient deux personnes, qu'éclairait une lampe à huile accrochée à la paroi : la maîtresse de l'auberge et un vieillard de formes athlétiques. Il s'affaissait sur un prie-Dieu avec un air d'infini découragement, elle se tenait debout et droite à côté de lui, un livre à la main qu'elle élevait à la hauteur de la lampe pour mieux voir. Tous deux me tournaient le dos. La femme venait d'achever la lecture du dernier mystère douloureux auquel succède la file des *Ave Maria* et des *Pater* qu'elle récitait d'une voix claire, avec une lenteur mesurée, tandis que le vieux les marmottait confusément, comme d'une langue lourde et épaisse et d'une bouche baveuse. Après les *Ave Maria* vinrent le *Requiem* et les Litanies de la Vierge qui me parurent dites pour quelqu'un, car le refrain revenait sans cesse : *Ora pro eo, Ora pro eo*. — Parfois, la voix du vieillard, ramassé sur le prie-Dieu, commençait à

faiblir, la femme alors élevait la sienne, lui donnant je ne sais quel accent d'autorité, si impérieux que l'autre aussitôt s'efforçait de la suivre avec docilité.

Aussitôt après le dernier *Oremus*, la vieille entonna le *Miserere*, mais l'homme se leva en trébuchant et dit : « J'ai soif. »

La femme lui posa une main sur l'épaule, pesant jusqu'à ce qu'il retombât à genoux ; mais désormais elle fut seule à prier ; l'homme, une ruine d'ivrogne, semblait devoir rouler à terre à chaque instant.

La vieille le secouait, le redressait, le stimulait à coups de poing et revenait sur les versets déjà récités pour les lui faire répéter : « Je veux te sauver, je veux te sauver, malgré toi. »

Et elle l'appelait avec des paroles de reproche, le regardait de ses yeux sombres, ardents, qui étincelaient d'un mépris mortel et d'une inexorable fermeté. Le vieillard dominé, presque ranimé par ces regards, balbutiait, tant qu'ils le tenaient assujéti, d'informes paroles latines, mais dès qu'elle reportait les yeux sur son livre, il retombait et se taisait aussitôt. Un instant, il parut vouloir se révolter, hurla un blasphème et frappa un grand coup de poing sur le prie-Dieu, mais il ne se releva pas et s'affaissa de nouveau. Une autre fois, il étendit la main vers une bouteille (sans doute une bouteille d'eau-de-vie) posée auprès de lui sur une petite table, mais la vieille, plus prompte que lui, la saisit et lui dit : « Prie d'abord, tu boiras ensuite. »

Il se tourna vers elle, suppliant, joignant les mains péniblement, avec ces mouvements exagérés et violents des ivrognes, mais elle, sans y faire attention, reprit l'hymne, grave, immobile, laissant tomber chaque parole comme une menace et se contentant désormais des signes d'acquiescement que l'homme faisait de la tête et du grognement qui accompagnait la fin de chaque verset, pour qu'on ne l'accusât pas de se taire.

Le *Miserere* fini, la femme lui versa un verre d'eau-de-vie et le lui donna. « A demain, rappelle-toi, tu en auras encore. »

Il avala d'un coup et dit, avec béatitude :

« C'est bon, c'est bon ! Comme c'est bon ! »

Mais la vieille le prit par un bras, décrocha la lampe de la paroi et tous deux se dirigèrent vers la porte. Je me jetai dans l'an-



gle obscur du foyer, je les vis traverser la cuisine, j'entendis tirer le verrou de la porte extérieure, et une chanson rauque et traînante m'annonça que l'ivrogne était en liberté, dans le grand silence nocturne du chemin.

La femme rentra, passa devant moi une seconde fois sans me voir, remplaça la lampe au mur, et se laissa tomber sur le prie-Dieu avec un geste de douleur mortelle et sans larmes.

Quand je remontai dans ma chambre, le murmure avait cessé. Mais je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Je me suis mis cette idée en tête que la maîtresse de l'auberge expiait ainsi, avec son an-

cien amant et complice, l'ancien doux péché et le crime d'infanticide dont les tribunaux l'avaient absoute, faute de preuves ; qu'elle amenait l'ivrogne endurci à la prière par la promesse d'abondantes libations, hâtant ainsi sa mort dans ce monde pour lui assurer le pardon et le salut dans l'autre.

Mais je ne suis qu'un romantique incorrigible et peut-être calomnié-je cette malheureuse !

(Illustrations de Ferraguti.)

GIUSEPPE GIACOSA.
(Traduit par A.-M. Gladès.)

Rêverie ?
Victor Hugo & Lucile

*Vous demandez à quoi je rêve ?
Je me souviens qu'un jour, jadis,
A l'heure où l'aube qui se lève
Ouvre ses yeux de paradis,*

*Je passais, parmi des colombes,
Dans un cimetière, jardin
Qui, couvrant de roses les tombes,
Cache un enfer sous un éden.*

*J'errais dans cette ombre insalubre
Où les croix noires sont debout... —
Une grande pierre lugubre
Se mit à vivre tout à coup.*

*C'était, dans l'herbe et les pervenches,
Un sépulcre morne et hautain
Qu'effleura soudain sous les branches
Le furtif éclair du matin.*

*Il était là sous une yeuse,
Triste, et comme pour l'apaiser
La jeune aube mystérieuse
Donnait à ce spectre un baiser.*

*Et cela rendit, ô merveille,
La vie au sépulcre hagard :
Ce sourd-muet ouvrit l'oreille,
Et cet aveugle eut un regard.*

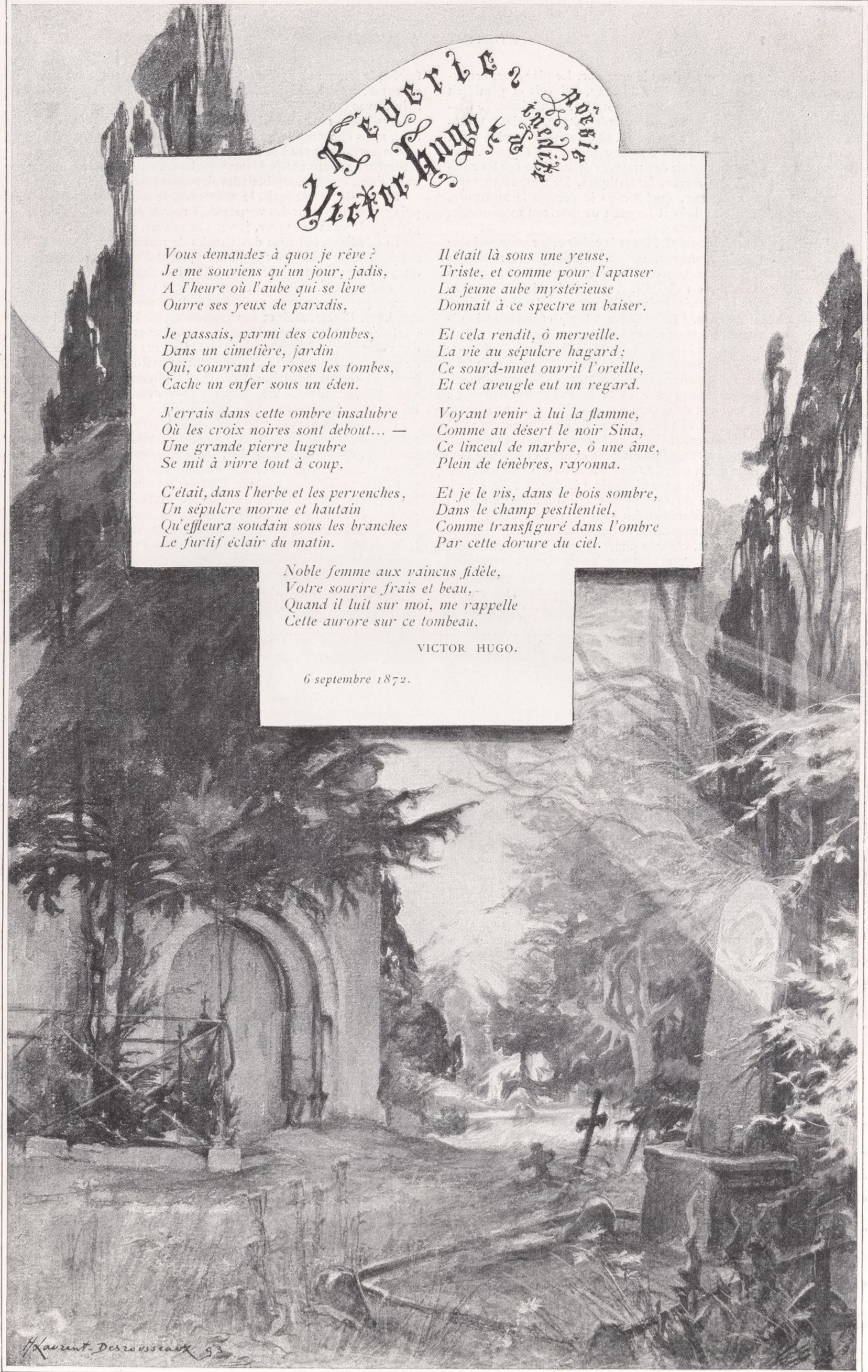
*Voyant venir à lui la flamme,
Comme au désert le noir Sina,
Ce linceul de marbre, ô une âme,
Plein de ténèbres, rayonna.*

*Et je le vis, dans le bois sombre,
Dans le champ pestilentiel,
Comme transfiguré dans l'ombre
Par cette dorure du ciel.*

*Noble femme aux vaincus fidèle,
Votre sourire frais et beau,
Quand il luit sur moi, me rappelle
Cette aurore sur ce tombeau.*

VICTOR HUGO.

6 septembre 1872.



P. GROLLERON



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

Copyright 1893 by Boussod, Valadon & Cie

LE FUSIL BRISE
Ayuntamiento de Madrid

Double Sauvetage

PAR CAMILLE DEBANS

(Deuxième partie) (*)

Dès que Varinel, Madeleine et Gaston eurent quitté le salon, madame Daubray demanda compte à Lucien de son attitude méchante.

« Croyez-vous que je puisse supporter sans révolte de vous voir compromise, répondit-il durement.

— Hein ! compromise ! fit Louise en se cabrant.

— Vous allez en juger vous-même. Savez-vous quelle est la personne qui visite les collections de M. Varinel ?

— N'est-ce donc pas madame Bonnifart ?

— Il se peut qu'elle se nomme ainsi, mais elle est connue encore sous le nom de Paule de Saint-Luc. En un mot, c'est une femme entretenue.

— Que me dites-vous là ? Quoi ! une femme pareille chez moi ! Mais vous vous trompez.

— Je vous dis que c'est une cocotte.

— Laissez...

— Vous n'avez donc pas remarqué son trouble quand je lui ai parlé de monsieur Bonnifart ? insista Lucien. Et vous choisissez le jour où les journaux parlent de vous, pour courir les boulevards dans la calèche de cette donzelle.

— Mais, mon ami, » voulut dire Louise déjà un peu froissée...

Lucien ne lui laissa pas le temps d'achever.

« Et quand vous revenez de cette belle expédition, vous me présentez à madame Bonnifart, votre amie.

— Voyons, je ne pouvais pas savoir.

— Si, vous auriez dû savoir. J'en rage encore quand je vois votre vieux fou d'oncle...

— Ah ! que voulez-vous que j'y fasse à la fin ? s'écria madame Daubray impatientée. Croyez-vous que je ne sois pas aussi

humiliée que vous ? Oui, c'est vrai, j'ai été un peu légère en laissant s'établir un semblant de relations entre cette femme et moi, mais encore une fois, il faut faire la part des choses. Elle vivait à Royan dans la plus sévère des solitudes. Tout le monde l'aurait prise pour une femme comme il faut. Enfin, je ne l'aurais jamais connue si je ne l'avais sauvée. Me le reprochez-vous ?

— Parbleu, riposta Lucien, ce ne serait pas un si grand malheur qu'elle fût restée au fond de la mer.

— Ah ! voilà une vilaine parole, dit tristement Louise. Je ne vous la pardonnerai pas. Les hommes sont étonnants, ils passent leur jeunesse à semer de la graine de drôlesses, et sont scandalisés ensuite quand celles-ci poussent et fleurissent.

— Allez-vous prendre leur défense à présent ?

— Je ne défends personne. Ah ! si, je me défends moi-même.

(*) Voir le *Figaro Illustré*, fascicule de juillet, page 133.

Car c'est bien convenu, vous me faites un crime de n'avoir pas reconnu du premier coup d'œil qui j'arrachais à la mort. Eh ! bien, monsieur, à qui la faute ? Qui donc s'il vous plaît les débauche, ces filles ? qui les forme ? qui leur apprend le ton, les allures, le maintien des femmes du monde à ce point qu'on ne s'y reconnaît plus ? Qui, sinon vous-même ? »

La discussion s'envenima peu à peu à ce point que les propos du vif passaient à l'aigre quand l'oncle Varinel arriva, toujours débordant de sérénité.

« Qu'est-ce que j'entends là ? on se querelle ! s'écria-t-il.

— Venez mon oncle, venez, dit Louise, vous entendre traiter de vieux fou par votre futur neveu.

— Vieux fou ! glapit Varinel.

— Ni plus ni moins, déclara madame Daubray.

— Vieux fou ! reprit l'oncle avec une mélancolique indulgence. Et pourquoi donc ? Au fait, monsieur, c'est parce que je vous donne ma nièce. Vous avez peut-être raison, mais je veux vous prouver que je suis le bon sens même en ne me fâchant pas de cette injure. Laissez-moi plutôt regretter que vous vous disputiez déjà. C'est bien tôt. Ne vaudrait-il pas mieux me conter vos affaires ? Le vieux fou tâcherait de vous mettre d'accord. J'ai laissé Gaston avec madame Bonnifart ; elle est ma foi fort jolie, cette jeune veuve ; elle paraît riche. Si mon polisson de neveu pouvait lui plaire, je ne serais pas fâché de le marier lui aussi.

— Oh ! pour le coup, j'éclate ! s'écria Lucien, mais monsieur Varinel, votre madame Bonnifart est une lorette.

La foudre tombant sur Varinel ne

l'aurait pas assommé plus sûrement que cette parole « une lorette !!! » Il promena un regard effaré de Louise à son fiancé et de Lucien à sa future.

Madame Daubray laissa tomber les bras en disant :

« Il paraît que c'est vrai, monsieur les connaît toutes.

— Et je me suis promené en voiture avec cette femme-là ! rugit le pauvre oncle.

— Madame aussi, ajouta Lucien sèchement en montrant Louise.

— Madame, encore ça m'est... mais non, qu'est-ce que je dis, ça ne m'est pas égal. C'est même encore plus grave. Eh bien merci, ma chère Louise, tu devrais bien te faire présenter les gens avant de les sauver. Et moi qui la laisse avec Gaston, il est capable de lui faire la cour.

— Vous n'aurez rien négligé pour cela.

— Je vais la flanquer à la porte, vociféra tout à coup Varinel... à moins que ce ne soit par la fenêtre. Une cocotte !...



— Ni par la porte, ni par la fenêtre, mon oncle, dit Louise. Il faut l'éconduire doucement, le mal est fait. S'il y avait du scandale qui donc en pâtirait ? vous et surtout moi, pas elle à coup sûr. On se moquerait de nous, d'autant plus qu'elle est venue ici sans bravade, pour me remercier. Nous nous sommes presque emparés de sa voiture, nous l'avons forcée à accepter notre dîner. A cet égard, mon oncle n'a pas été plus clairvoyant que moi.

— J'en conviens, mais ce n'est pas une raison, glapit Varinel.

— D'ailleurs, reprit madame Daubray, est-ce vous qui pouvez la chasser après avoir été si gracieux ? il suffira de lui faire comprendre.

— Non, non, non, je veux l'exécuter moi-même.

— Chut, fit Lucien, la voici. »

Et en effet Madeleine rentrait au salon gracieusement appuyée sur le bras de Gaston. Un peu goguenard, celui-ci se penchait avec des grâces vers la jeune femme et lui disait :

— Vous voyez, madame, que mon oncle est opulent. »

Mais Varinel, comme si son neveu eût couru le péril le plus invraisemblable, vint comiquement le prendre par le bras.

« Pardon, madame, » dit-il à Madeleine.

Puis, s'adressant à Gaston d'une voix contenue :

« Toi, viens ici. Tu ne sais pas que cette personne est une fille folle de son corps !!! »

Gaston joua merveilleusement la stupéfaction.

« Allons donc ! s'écria-t-il.

— Parfaitement. Tu ne lui as pas fait la cour, au moins.

— Moi, mais puisque je ne savais pas.

— C'est juste ! Alors, laisse-moi, ce ne sera pas long.

— Quoi, vous allez la renvoyer ?

— Non, je vais mettre pour ça des gants de fil d'Écosse. »



Gaston ébaucha un geste de Pilate se lavant les mains et laissa Varinel en tête-à-tête avec Madeleine. Debout, près d'un guéridon sur lequel étaient réunis quelques bibelots, madame Bonnifart venait de prendre dans ses doigts fuselés un très bel émail.

« C'est moderne, n'est-ce pas, monsieur, dit-elle sans se retourner ; on fait des miracles dans cet art depuis quelque temps. Il y a des émaux translucides...

— Comment ! elle sait ça ! se dit Varinel qui s'aperçut combien était difficile l'expulsion qu'il se vantait tout à l'heure de pratiquer en un tour de main.

— En effet, madame, reprit-il brutalement. Mais il ne s'agit pas de cette babiole...

— Une babiole qui vaut huit mille francs !

Tout en parlant, elle regardait Varinel dans les yeux, très innocemment, avec un sourire extrêmement doux et un peu triste. Alors, le pauvre homme se sentit désarçonné. Jamais il n'avait vu des yeux pareils, un air plus chaste. Un trouble étrange s'empara de lui. Dans ses veines, dans sa poitrine, dans sa tête, son sang, son cœur et son cerveau reprenaient une circulation, des battements, une ardeur auxquels il n'était plus habitué. Lucien se trompe, songeait-il. Ce ne peut pas être une femme de rien.

« Vous avez dans votre galerie un Giorgio Vasari ?

— Oui, madame, oui. — Après ça, pensa-t-il, c'est peut-être avec ce genre qu'elle s'empare des malheureux.

— Saviez-vous, reprit Madeleine le plus tranquillement du monde, que ce tableau a une histoire ?

— Non. Oui, on me l'a dit ; il est vrai que...

— De qui l'avez-vous acheté ?

— D'un peintre, je crois, Montgérard. »

Varinel n'écoutait pas Madeleine. Il pensait : voilà une femme terrible. Je comprends maintenant qu'on en tombe perpendiculairement amoureux.

Madeleine cependant se dirigea lentement vers la porte, résolue à disparaître brusquement. Varinel s'aperçut de la manœuvre. « Ne m'en veuillez pas, dit-il en la retenant, je suis tout étourdi... c'est que vraiment, vous n'avez pas remarqué sans doute combien vos yeux sont beaux... »

Le pauvre homme, croyant qu'avec une pareille femme il n'y avait qu'à se déclarer pour être admis aux suprêmes faveurs, ne fut pas peu surpris d'entendre madame Bonnifart s'indigner d'une telle audace.

« Oh ! ne vous fâchez pas, reprit Varinel ahuri. Je voulais vous dire... c'est même pour ça que j'avais... (A part.) Dois-je être ridicule ?

— Je ne comprends pas, » dit la jeune femme, hautaine.

Cela n'étonna pas le bonhomme. Il ne se comprenait pas lui-même. Seulement il se sentait sur la pente où l'on commet des énormités, et il y glissa.

« Je vous assure, madame, reprit-il, que je ne suis pas si bête que ça, je voudrais vous dire certaines paroles qui ne veulent pas sortir. Vous devriez m'aider, j'avais bien deviné d'ailleurs que vous ne vous appeliez pas Bonnifart. Oh ! Bonnifart. »

Et il éclata d'un rire nerveux que coupa net la parole de Madeleine. « Assez, monsieur, dit-elle, vous me faites rougir pour vous.

— Ah ! par exemple, vous allez me faire de la morale ?

— Allons ! ne niez pas, vous savez qui je suis. Vous n'étiez resté avec moi que pour me renvoyer et vous êtes assez indigne pour vouloir composer avec moi dans la maison de madame Daubray. Vous méprisez ma reconnaissance et vous ne craignez pas de m'offrir...!!! Lequel de nous deux est le plus corrompu, dites ? Je la respecte plus que vous cette maison où je n'aurais jamais dû venir et que je vais quitter sans retard. Vous pouvez aller le dire à votre nièce et à son futur.

— Mais, madame, » voulut dire Varinel confus.

Il n'acheva pas, Madeleine le regarda froidement dans les yeux et l'intimida tellement qu'il se retira tout honteux de son escapade.

Madeleine, toute frémissante, resta seule, très embarrassée, ne sachant que faire. On l'avait presque forcée à se défaire, à ôter son chapeau, et comme elle ne connaissait pas les êtres de la maison, il lui était difficile de trouver ses affaires. Sonner la femme de chambre eût été une inconvenance ; d'autre part, elle sentait bien qu'il lui fallait partir sans délai. Par une illusion née de sa profonde et réelle reconnaissance, elle avait cru pouvoir se présenter chez madame Daubray, et maintenant qu'elle se trouvait acculée dans cette impasse, la colère lui montait au front, il y avait en elle un sentiment de honte mêlé à un désespoir cruel. Elle comprit pour la première fois peut-être qu'une fois sortie du devoir, on n'y rentre plus quoi qu'on fasse ; et cette découverte la mit dans une telle fureur qu'elle dit presque tout haut :

« Eh bien ! soit, je resterai ce que je suis et l'on verra. »

Mais l'émotion l'emportant, elle éclata en sanglots et tomba dans un fauteuil en une attitude prostrée.

A l'instant même une porte s'ouvrit ; madame Daubray, au bras de Lucien, entra dans le salon ; ils ne voyaient pas Madeleine qui ne les avait pas entendus venir, et que d'ailleurs ils croyaient partie.

Lucien, très ému, se penchait sur sa fiancée et lui disait tendrement : « Ainsi, vous me pardonnez mon mauvais caractère ?

— J'ai été un peu vive aussi, répondait Louise, pardonnons-nous.

— Et aimons-nous.

— C'est la première fois que vous me faites une querelle, Lucien.

— Ce sera la dernière. Oublions tout, Louise, excepté notre amour. Je viens d'éprouver, en songeant que je vous avais froissée, la même émotion que le jour où je craignais tant de ne pas vous avoir plu.

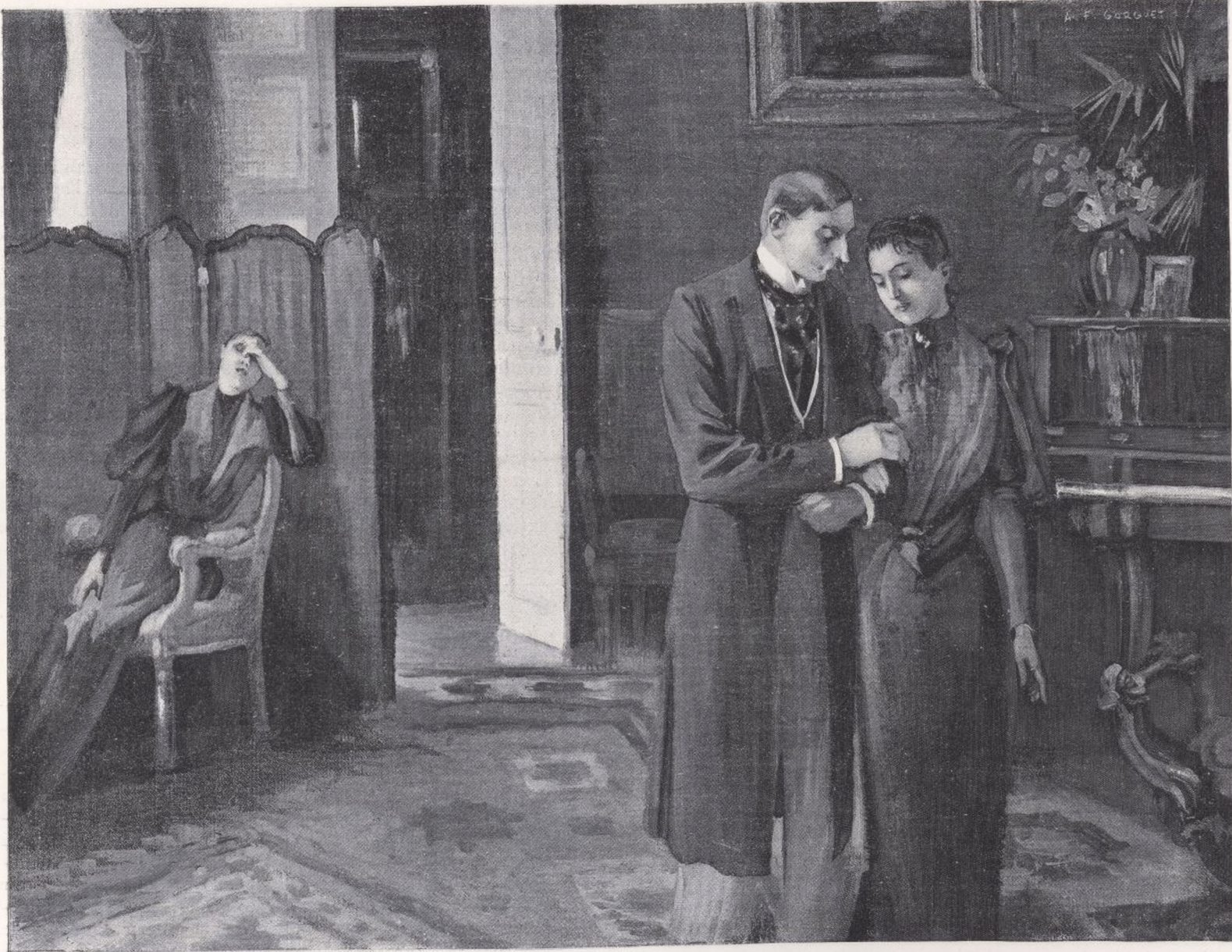
— Quel souvenir! murmura Louise, c'était sous les grands arbres, je sentais votre bras trembler, vos paroles retentissaient lentes et sereines, il y allait de l'avenir, je devais être bien rouge, et vous étiez bien pâle. »

Madeleine, distraite de sa douleur par le duo qui caressait l'air autour d'elle, écoutait avidement.

« Et comme j'avais peur, reprit Lucien, vingt fois je voulus commencer mon aveu, vingt fois je fus arrêté par je ne sais quoi... »

— Alors, vous tombâtes à genoux sans rien dire. Oh! que le ciel était radieux, mon ami.

— Oui, répondit le jeune homme qui marchait toujours lentement en traversant le salon avec sa fiancée, oui, sans que j'eusse



prononcé une parole, vous aviez compris mon âme. Sur la main que vous me tendiez, je mis un baiser... et une larme!!! larme de bonheur, larme d'ivresse. Je n'en ai jamais versé de pareille.

— Mais la source n'en est pas tarie et nous la retrouverons.

— Je l'espère et je t'aime! » dit Lucien extasié.

Puis, parvenus à l'autre porte du salon, ils disparurent non sans que le jeune homme eût mis un baiser sur le front de celle qu'il adorait.

Madeleine écoutait encore, la bouche crispée, les yeux fixes, se disant qu'elle avait devant elle un véritable amour et que c'était fait comme ça. « Que ce doit être bon une heure semblable, songeait-elle. Ah! combien je donnerais sans regrets tout le temps qui me reste à vivre pour passer une journée le bras appuyé sur celui d'un homme qui m'aimerait ainsi. Voilà donc tout ce que j'ai perdu pour des chiffons, pour des apparences. Si l'on savait!!! Si l'on avait quelqu'un pour vous arrêter!!! »

Elle resta rêveuse et ajouta :

« Hélas! on ne l'écouterait pas. Ah! madame Daubray, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir! Il faut que je m'en aille d'ici, chassée. Pour une fois que nous faisons le mal, on ne nous laisse que le mal à faire. Pas de pardon, pas d'indulgence. Eh bien! ne soyons donc qu'une coquine, puisqu'on le veut. J'aurai beau jeu à me venger sur ce vieux sot de Varinel et sur ce jeune fou de Gaston... on peut ruiner l'oncle et compromettre le neveu. »

Elle se secoua comme pour chasser des idées importunes.

« Allons, allons, continua-t-elle, me voilà redevenue Paule de Saint-Luc. Je crois, Dieu me pardonne, que j'ai fait de la vertu tout à l'heure. »

Comme elle achevait ces mots, Jeannette, tenant sur son bras le manteau et à la main le chapeau de Madeleine, entra à reculons tandis que la voix de Gaston disait à la cantonade :

« Tu viendras, Jeannette? »

— Peut-être, répondait la petite servante avec une voix étranglée par l'émotion.

— A neuf heures, reprit la voix.

— Oui, fit définitivement la pauvre fille.

— Tiens, tiens, songea Madeleine, je n'aurais qu'à emmener cette petite pour tenir Gaston.

— Tu me le promets? demanda encore la voix.

— Eh bien! oui, répliqua Jeannette qui, en se retournant, aperçut Madeleine et poussa un petit cri.

— N'ayez pas peur, lui dit la fausse Bonnifart, c'est monsieur Gaston qui vous donnait un rendez-vous?

— Oh! je vous en supplie, ne le dites pas à madame. D'ailleurs, je n'irai pas.

— Et pourquoi donc? Quand on est jolie comme vous, on ne se croit pas faite pour rester servante. Il vous faut un petit hôtel, des domestiques, une voiture...

— Une voiture! répéta Jeannette éblouie.

— Une voiture! Pourquoi pas? M. Gaston est riche, généreux, il vous lancera. Vous serez de tous les événements, de toutes les fêtes, de tous les plaisirs, de toutes les premières; on vous verra partout, c'est à peine si vous aurez le temps de changer de robe ou de vous reposer dix minutes, je ne parle pas de dormir, il faudra y renoncer. »

Jeannette écoutait, ne comprenant plus.

« Vous souperez chaque soir avec des messieurs qui vous tutoieront au dessert et qui se croiront bien gentils s'ils ne vous insultent pas. Tous les désœuvrés vous traiteront en camarade. Si vous entrez dans une maison honnête, on sera forcé de brûler du sucre après votre départ; et enfin, qu'un jour vous aimiez véritablement, vous ne trouverez que des malotrus avides de votre corps; ils dédaigneront tous votre cœur, sans se douter qu'il est vierge, les imbéciles! »

— Oh! fit Jeannette découragée.

— Allons, voulez-vous venir? Je vous emmène dans ma voiture. D'où êtes-vous? Comment vous appelez-vous?

— Jeannette Mureau, de Nuits-en-Bourgogne. »

Madeleine, à ces mots, s'élança vers la petite femme de chambre, lui prit les deux mains et la dévorant des yeux, lui demanda : « Vous n'avez donc pas de mère, pour avoir quitté votre pays ? »

— Non, madame.

— Quoi ! s'écria la jeune femme suffoquant, elle est donc morte ?

— Oui, quand j'avais neuf ans, fit Jeannette.

— De quoi ? De quel mal ?

— Je ne sais pas bien, on m'a dit qu'elle avait été très malheureuse à cause de ma sœur.

— Ah ! fit lentement Madeleine, que l'émotion broyait, vous avez une sœur plus âgée que vous, sans doute ?

— Dix ans de plus, et comme nous étions très pauvres, elle est allée à Paris pour se placer. Deux ans après, des gens sont venus dire à ma mère qu'elle n'était plus chez ses maîtres. »

Madeleine, de plus en plus agitée, faisait de véritables efforts pour parler.

« Alors ? interrogea-t-elle.

— Alors, répondit la petite, maman a écrit à Paris. Il est venu deux ou trois lettres. Après ça, elle pleurait toute la journée, même souvent toute la nuit, à ce qu'il paraît, car moi je ne sais pas, je dormais ; ensuite, elle ne mangeait plus rien, sa figure est devenue pâle, puis jaunée, et enfin terreuse.

— Ah ! que cette maison est cruelle pour moi, murmura Madeleine en aparté. Mais continuant à interroger Jeannette, elle reprit : « C'est de cela qu'elle est morte, n'est-ce pas ? »

— Oui, madame.

— Et... demanda la fille perdue avec des sanglots dans la gorge, elle ne vous a rien dit en mourant ?

— Si, elle m'a bien recommandé de ne jamais voir ma sœur. »

Madeleine poussa un soupir étrange, puis secouant la tête comme pour chasser une obsession :

« Jeannette, dit-elle, voulez-vous m'embrasser ? »

— Oui, madame.

— Ma pauvre enfant ! sanglota la jeune femme vaincue. Oui, oui, je vous emmène plus que jamais... Où est votre chambre ? »

On entendit dans la pièce voisine un bruit de voix.

« Venez, conduisez-moi dans votre chambre, insista Madeleine. » Et elle entraîna la petite servante qui n'y comprenait plus rien et trouvait assez singulière cette façon d'entrer dans la vie joyeuse des courtisanes.

Varinel calmé, Gaston plein d'espoir, Louise et Lucien parfaitement heureux, entrèrent en causant dans le salon que venaient de quitter madame Bonni-fart et la petite servante.

« Cette personne est partie, je pense ? demanda madame Daubray.

— Probablement, dit Lucien.

— En voilà une aventure ! s'écria Varinel encore étonné de ce qu'il avait failli commettre.

— Ennuyeuse et désobligeante au possible, dit Louise.

— Bah ! n'y pensons plus, fit l'oncle avec un soupir de regrets, tout le monde a eu tort dans cette affaire.

— Pas vous, mon oncle ? demanda Gaston.

— Qui sait ? mais je meurs de faim. Le dîner n'est donc pas prêt ? » Madame Daubray sonna pour faire venir la servante, mais à la stupéfaction générale, il en vint deux, même la petite femme de chambre avait un costume de paysanne bourguignonne. A côté

d'elle, Madeleine habillée comme Jeannette et dans cette tenue lui ressemblant de la plus extraordinaire façon. Elles se tenaient par la main et baissaient les yeux.

Madame Daubray, dès qu'elle eut reconnu sa baigneuse de Royan, eut un mouvement d'irritation ; ne s'expliquant pas cette transformation, elle soupçonna quelque sottise comédie.

« Qu'est-ce encore, dit-elle, et que signifie cette mascarade ? Je ne suis pas disposée à supporter des fantaisies. »

Varinel et Lucien regardaient avec stupéfaction le tableau, d'ailleurs charmant, qu'ils avaient sous les yeux. Gaston, lui, prévoyait quelque accroc à son rendez-vous.

« Je vous demande pardon, madame, mais ce n'est pas une mascarade, dit Madeleine, je viens de découvrir providentiellement que votre domestique Jeannette était ma petite sœur. »

Gaston, à ces mots, fit un mouvement assez drôle. Varinel dit : Ah ! bah !

« Elle court à Paris les dangers auxquels j'ai succombé autrefois, continua Madeleine ; permettez-moi, madame, de l'arracher à un avenir dont je sais le revers. Si cela ne vous désoblige pas trop, elle viendra ce soir même avec moi, nous partirons ensemble pour la Bourgogne. »

Madame Daubray ne savait guère que penser. Ce qui se passait était un peu brusque et théâtral. Cependant il y avait dans l'accent et dans l'attitude de la dévoyée une telle sincérité, qu'on ne pouvait douter. Lucien fit cesser d'un mot toute hésitation.

« Vous avez eu là une louable inspiration, dit-il.

— C'est fort bien, en effet, appuya Louise, tandis que Gaston se disait *in petto*, moitié fâché, moitié riant : mais ce n'est pas une cocotte, c'est un prix Montyon.

— Maintenant, madame, reprit Madeleine, pardonnez-moi. Je suis heureuse de ne pas m'en aller sans vous expliquer ma conduite. Je n'aurais jamais dû me présenter chez vous, même pour parler de reconnaissance, mais, que voulez-vous, je suis une sentimentale, depuis dix ans que je mène une existence irrégulière, je n'ai aimé rien, ni

personne. Pas un être humain ne m'a témoigné une affection sincère.

— Pauvre femme ! murmura madame Daubray.

— Je m'étais fait cette illusion qu'en vivant désormais à l'écart, en m'affublant d'un nom ridiculement bourgeois, j'aurais pu venir parfois, sans être reconnue, bénir la main qui m'a sauvée. Je me suis trompée. En disparaissant pour toujours, je compte maintenant acquérir le droit de vous aimer de loin et sans vous compromettre.

— Allons, bon, fit Varinel éclatant, voilà que je pleure à présent. »

Madame Daubray, plus troublée qu'elle n'aurait voulu le paraître, sentait bien qu'elle devait un mot de miséricorde à cette repentante, mais elle craignait encore le blâme de Lucien. Ce dernier le comprit et s'avançant vers Madeleine :

« Madame Daubray ne vous en veut pas, dit-il, elle est enchantée que, par elle, vous ayez retrouvé votre sœur.

— Et autre chose ! ajouta Louise en tendant la main à la malheureuse, qui lui

dit : « Merci, alors, merci et adieu, madame, je pars contente. Comme j'avais raison de pressentir que je vous devrais plus que la vie. Vous m'avez sauvée deux fois.

— Brave fille, va ! » fit Varinel tout à fait attendri.

CAMILLE DEBANS.

FIN

(Illustrations de A.-F. Gorguet).



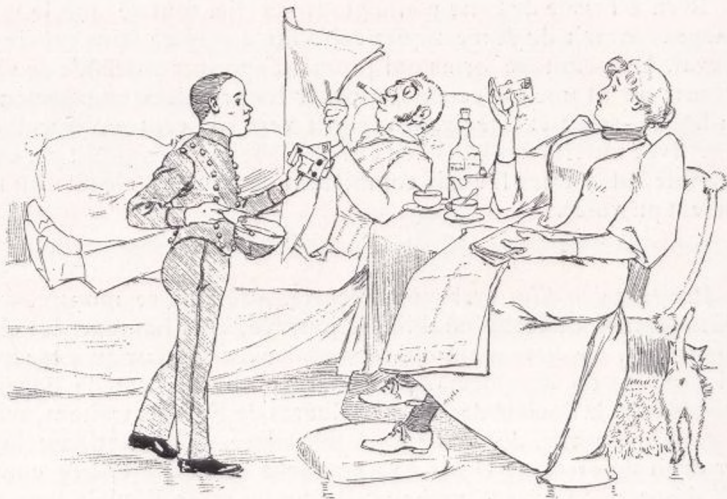
Le Cheval de la Portière

PAR PAUL DEVAUX

AUCUNE fin de carrière hippique n'a passionné autant d'individus, divisé autant d'intérêts, excité plus de haines, créé plus de difficultés que celle de *Sacripant*, par *Cartouche* et *La Voisin*, un des bons produits de la descendance de *Monarque*. Aussi mérite-t-elle de passer à la postérité comme un témoignage éclatant de l'engouement du public parisien pour les courses à la fin du dix-neuvième siècle. L'histoire d'une portière faisant courir un cheval, et inscrivant son nom au programme à côté de ceux des gentilshommes de grande écurie, des sportmen et des entraîneurs en renom, paraîtrait invraisemblable si les origines illustres de cette concierge n'étaient pas connues du lecteur.

Lorsque Madame la duchesse d'Aurigny maria sa fille cadette au comte de Méru, Adélaïde, la première femme de chambre de Mademoiselle, suivit sa jeune maîtresse chez son époux. Plus tard, la main d'Adélaïde fut demandée par Bagou, le premier valet de chambre du comte qui, agréé, épousa la camériste de la comtesse avec l'autorisation de Monsieur. Plus tard encore, Monsieur satisfait des services de son fidèle domestique le gratifia de la loge de concierge d'un immeuble imposant qu'il avait fait bâtir sur un terrain de l'avenue Kléber qui avoisinait l'Arc de Triomphe, avec la faculté d'en disposer.

Cette loge devint l'apanage de Madame Bagou qui, ayant des enfants à la laïque, obtint de quitter le service de la comtesse pour prendre possession de cette sinécure qui lui permettrait de surveiller ses moutards. Nous écrivons sinécure parce qu'Adélaïde avait un frotteur à l'année et un groom pour monter les lettres. Dans ce poste où Madame Bagou engraisait comme une volaille, la nouvelle gérante d'une maison riche habitée par des locataires



qui n'occupaient leurs appartements que six mois de l'année, prit des goûts en rapport avec ce milieu et ses penchants. A cette domesticité parisienne faite de loisirs, de complaisances et de tranquillité, il faut une passion qui anime le calme et la placidité de l'existence, cette passion c'est l'attraction du Pari Mutuel, l'espoir sans cesse renaissant d'un gain rapide et fabuleux.

Adélaïde, environnée du bataillon de laquais, de chambrières, de marmitons, de cuisinières que déplacent quatre-vingts locataires, s'initia bientôt aux espérances qui circulaient autour d'elle, et, par pure amabilité, pour rendre service, on la vit exécuter sur tous les champs de courses les paris de ses commettants. Elle trouvait drôle d'aller chaque jour sur un nouvel hippodrome exposer des fonds qui lui rapportaient une honnête rétribution. Ces petits profits suffisaient aux soins de sa toilette. Elle pouvait porter de fraîches capotes décorées d'un nombril de Vénus exactement calqué sur celui de Madame, mais qui ne revenait qu'à neuf francs cinquante, le rapport habituel d'un grand favori aux guichets de la pelouse; des mantelets de drap clair parsemés de clinquant, des jupes de soie à rayures frangées d'un volant bicyclette. La tenue d'Adélaïde n'était pas assez concierge.

Peu à peu, ses scrupules vis-à-vis de ses clients, la loyauté de ses paiements augmentèrent sa clientèle, en même temps que ses idées sur les paris, les chevaux, les conditions des épreuves s'éveillaient dans son cerveau vierge. L'ancienne camériste comprit qu'elle augmenterait ses gains en n'exécutant pas tous les paris dont on la chargeait. Quoi de plus naturel que de garder les mises réservées aux perdants? Ce jeu qui pouvait être dangereux lui réussit. Il faut ajouter que dans l'appréciation des chevaux elle était devenue d'une jolie force, ayant eu un professeur féminin

qui s'appelait la Mère la Poule, l'égale de la fameuse devineresse Lenormand. La Mère la Poule était la somnambule extra-lucide des hippodromes urbains et suburbains, elle pronostiquait le pré-



sent et l'avenir des poulains et pouliches, elle vendait confidentiellement le *tuyau* de la dernière minute. Un tableau fixé au bout d'une perche proclamait en vers libres la réputation de cette célébrité du turf parisien. On y lisait :

Accourez, venez tous en foule,
Au tuyau d'la Mère la Poule.
Qui connaît mieux que son *Pater*
Le favori, l'outsider.
Le joueur qui l'écoute empoche
Un bookmaker et sa sacoche !

La fréquentation d'une femme turfiste aussi savante porta ses fruits, Adélaïde connut bientôt la classification des prix, la supercherie des poids, le rôle des distances, l'influence des parcours, le choix des montes, les associations d'écuries, enfin, toutes choses du métier que possèdent à fond les handicapeurs et les grands prêtres de la cote. Elle sut faire la différence entre un cheval et un veau, entre le favori vrai et le favori des donneurs, elle devint une fine connaisseuse : ces cerveaux restés longtemps inactifs sont capables de besognes surprenantes. Une preuve de ce savoir :

Adélaïde s'était abonnée à un journal quotidien de sport : *l'Etoile du Turf*. Or, ce journal, qui avait à soutenir la concurrence des publications sportives plus anciennement établies, s'imagina pour attirer des lecteurs de donner un cheval de course vivant à celui qui désignerait à l'avance les cinq gagnants des épreuves suivantes :

Le prix de Guiche. Le prix de Diane. La Poule des Produits. Le prix du Jockey-Club. Le Grand Prix de Paris.

Adélaïde Bagou se conforma rigoureusement aux conditions imposées par la direction du journal à tous les concurrents, elle envoya dans une enveloppe fermée d'un cachet de cire aux armes écartelées des d'Aurigny et des Méru, les noms de cinq chevaux, suivant son choix. Trois mois après, le lendemain de l'épreuve finale, le journal *l'Etoile du Turf* proclamait le vainqueur du concours. C'était Adélaïde, la concierge de l'avenue Kléber qui gagnait le cheval vivant !

Quel émoi dans la maison quand les piqueurs, les cochers, les valets de pied, les huissiers, les maîtres-d'hôtel, les chasseurs, les sommeliers, les chefs, les marmitons, les camériers, les lingères et les filles de cuisine apprirent ce gain providentiel !

Une portière, une simple portière qui donnait l'exemple d'une sagacité hors ligne? Prévoir cinq événements à trois mois de distance ! Ça relevait fièrement la profession, quel coup de poing pour les bourgeois !

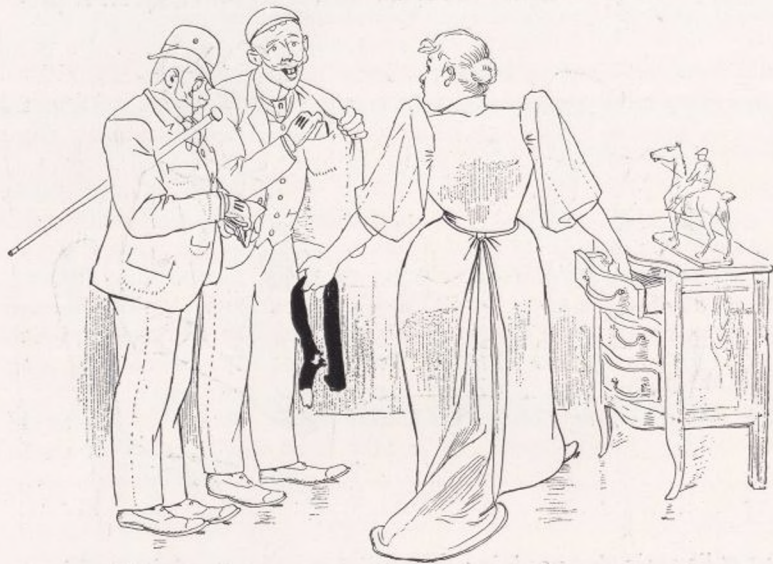
« Qu'est-ce qu'ils fichent tous nos vieux de l'Académie des Sciences, s'écriait le piqueur de la Frezzolina qui avait servi chez Girardin, et qui conservait de ce maître la manie de débiter les corps constitués, des niaiseries ! Il n'y en a pas un dans le tas qui puisse piger avec Adélaïde !

— C'est une femelle qui n'est pas ordinaire, avouait le chef d'Abdul Pacha qui avait cuisiné dans les harems.

— Peut se faire qu'elle soit à la rebiffe, opinait le groom René, en frottant avec conviction la dix-septième paire de bottes de

la matinée, mais c'est une rosse : elle en a rien soufflé aux camarades. »

Ce coup de hasard agita non seulement la domesticité, la Gazette des Gens de maison, la Chambre syndicale des concierges; mais des Anglais, des Américains, des rastaquouères, des joueurs déveinards couraient avenue Kléber visiter ce génie de la piste et du cordon. Ils lui achetaient comme fétiches, à des prix insensés, ses gants, ses manchettes, ses rubans, ses bas, ses chaussures, ses mitaines, ses chapeaux, ses cache-corsets, ses bijoux, tous les objets qu'elle avait portés. Comme Adélaïde ne trônait dans sa loge que le matin, c'était l'après-midi des déconvenues risibles,



des couples d'étrangers qui ne comprenaient pas qu'une concierge sortît ! En son absence, le groom René vendait aux féticheurs les chemises des filles de vaisselle de sa connaissance et se faisait une fortune.

Vers la fin du mois de Juin, la domesticité profita de la villégiature d'un locataire du premier étage pour organiser un banquet monstre en l'honneur d'Adélaïde. Le cuisinier du pacha composa un dîner d'exposition culinaire. La Chambre syndicale des concierges délégua un centenaire de la corporation, avec six assesseurs; la Gazette des Gens de maison envoya ses rédacteurs les plus propres. Tout ce que l'immeuble renfermait de larbins des deux sexes fut convié. Ils mangèrent dans de la vieille argenterie; ils avalèrent le vin des maîtres, et l'entremets, le dessert, le café furent servis dans de la porcelaine de Chine, des assiettes en vieux Japon, des tasses en Sèvres authentique : les armoires du propriétaire étaient au pillage ! M. Bagou, invité spécialement par l'ordonnateur, était placé en face d'Adélaïde improvisée reine de la fête. Elle portait un délicieux costume qui rappelait aux mé-



bouquets et des guirlandes de roses préparées à son intention, en compagnie de son lad, un avorton haut comme trois pommes, laid comme un macaque, ficelé dans un gilet à carreaux qui lui descendait aux genoux et coiffé d'une toque écossaise si étroite

qu'elle tenait comme par miracle au milieu d'une perruque rebelle et crépue qu'elle n'emprisonnait qu'à moitié. *Sacripant*, par *Cartouche* et *La Voisin* avait douze ans, c'était un spécialiste des courses de haies, souvent vainqueur mais par-

venu au déclin de sa forme. Il sortait de l'écurie Tonnerre; son propriétaire jugeant que la bête avait besoin de six mois de repos pour se refaire, mais d'un autre côté envisageant que le sauteur était trop vieux et trop fatigué pour rapporter l'année suivante les frais avancés pour le réconforter, l'avait mis à réclamer pour mille francs dans un prix à vendre aux enchères publiques. *Sacripant* gagna la course mais ne trouva pas d'acquéreur. Le propriétaire dégoûté en avait fait don au directeur de l'*Etoile du Turf* qui montait quelquefois ses chevaux dans les courses de gentlemen.

Le piqueur qui se connaissait en chevaux d'attelage, jugea *Sacripant* du premier coup d'œil. Il déclara que le pur-sang était en pleine forme, qu'il avait plus de cinq mille louis dans les pattes, qu'il serait le commencement d'une grosse fortune, que *Plaisanterie*, la gloire des juments françaises, n'avait été payée que cinq cents francs, et tous les clichés connus.



Bref, à l'issue de cette petite gloutonnerie, tout ce que le voisinage comptait de domestiques calés fut d'avis de faire courir le cheval. Un comité se forma qui promit d'appuyer Adélaïde de son argent; on fit une collecte pour payer les premiers engagements du hurdle-racer et *Sacripant* repartit vers son centre d'entraînement avec tous les souhaits de l'aimable société, reconduit par son horrible lad que les laquais comblèrent de tous les cigares qu'ils avaient pu voler.

Propriétaire d'un embryon d'écurie, Adélaïde se montra, dès le lendemain de cette inoubliable journée, à la hauteur des circonstances. De cette main qui répondait avec vigueur au « cordon s'il vous plaît » des locataires, elle écrivit au prince de Sagan, président de la Société des Steeple-Chases de France, traitant, avec ce grand seigneur, de puissance à puissance, et lui notifiant que par droit de cession, le fils de *Cartouche* et de *La Voisin* courrait désormais sous ses couleurs, les couleurs de l'écurie Bagou, s'il vous plaît : casaque rouge chevronnée gris, manches noires, toque rouge à bouton de sonnette, autrement dit, bouton d'or.

Adélaïde commanda ces accessoires chez un culottier du high-life et ne lésina pas sur le satin. De même que pour les montes, la livrée ne regardait pas à vingt-cinq louis pour faire enfourcher son favori par une première cravache. Adélaïde, sur le conseil de ses commanditaires, engageait Basden, Mann ou Lightfoot, et jamais les secrétaires des Sociétés sportives ne virent propriétaire payer plus exactement les entrées ou les forfaits de son crack.

Ce que le propriétaire du cheval avait prévu se confirma. *Sacripant* à la fin d'une campagne très chaude était sur les boulets; il se moquait des sacrifices de ses commanditaires et se souciait peu de faire briller ses couleurs. Il perdit de vingt longueurs une douzaine de courses, malgré la monte topique de cavaliers émérites, et mangea indignement l'or de ses partisans.

A Maisons-Laffitte, l'entraîneur se payait cette portière qui s'entêtait à courir après son argent en échinant un cheval usé; mais, comme elle soldait royalement, il se gardait de la détourner. Il s'ingéniait à lui dresser des notes d'apothicaires pour la pension du cheval; il doublait les frais de voyage, inventait la location d'un wagon capitonné, les appointements du lad, les visites du vétérinaire, l'achat de drogues que le cheval ne prenait pas. Il lui comptait des pointes de feu chaque fois que l'écurie était en liesse !

En un mois, *Sacripant*, entrées et montes comprises, absorba quatorze mille francs. Devant ce total, les plus chauds protecteurs de l'écurie Bagou lâchèrent pied, ils cessèrent avec ensemble de soutenir le canard d'Adélaïde et se refusèrent à subventionner plus longtemps une écurie aussi guignarde. Le piqueur échaudé osa faire entendre qu'on aurait mieux fait de solder le carcan au boucher, et qu'on devrait enfermer à Bicêtre les concierges qui font

courir. Cet aigre propos fut naturellement rapporté à Madame Bagou qui pâlit de rage, se trompa dans sa répartition des paris, fut toute la nuit d'une humeur massacrante, fouetta son chat et faillit casser son cordon. Cette injure déterminait l'intelligente



portière à prendre une résolution virile. De cette main qui décidait avec tant de style l'entrée ou la sortie des noctambules, elle signifia au prince de Sagan qu'elle déclarait forfait pour *Sacripant* dans tous ses engagements. Elle engagea l'entraîneur à se défaire du cheval comme il l'entendait, le priant d'accepter le prix de vente de l'animal en récompense de ses peines. Belle joueuse jusqu'au bout, elle quittait le tapis vert du turf en laissant un pourboire au croupier.

L'entraîneur fut touché, jamais les sportmen insolents de sa connaissance n'agissaient aussi délicatement avec lui. Comment, il avait étrillé la portière dans les grands prix et celle-ci le remerciait avec politesse en le gratifiant de la bique ! Décidément, cette femme était à encadrer. Il lui retourna sa casaque et sa toque en lui conseillant de ne pas désespérer, de racheter un poulain de quatre ans la saison prochaine. Les habitués des courses d'obstacles regretterent la disparition de ces couleurs qui leur avaient valu de si bonnes parties de rires, de si originales plaisanteries ; la toque à bouton de sonnette et les chevrons de la casaque qui, dans le dos de Basden, figuraient un plumé.

« Ohé ! Basden, criaient les gavroches, quand ce jockey paraissait sur la piste montant pour l'écurie Bagou, ohé ! Basden, ne lâche pas le cordon ! »

Et c'était une trainée de rires qui égayait la pelouse, le pesage et les tribunes.

Débarassée de son pur-sang, Adélaïde considérait cette aventure comme un mauvais rêve et jurait de ne plus recommencer pareille sottise lorsqu'un incident banal vint inopinément la rejeter en plein drame. Un sellier de Maisons-Laffitte lui réclama par lettre une cinquantaine de francs pour la fourniture d'un camail qu'elle n'avait pas vu ; mais, comme elle était grande et généreuse, Adélaïde chargea son groom René d'aller à Maisons régler cette dernière carotte. Le groom ravi de prendre l'air et de pouvoir flâner à sa guise partit pour exécuter la commission ; seulement, au lieu de se rendre à son arrivée chez le sellier, il entra dans un cabaret voisin du château pour se rafraîchir.

Il y avait foule dans ce bouchon ; tous les lads, jockeys, book-makers, trainings en résidence ou de passage s'y étaient donné rendez-vous. Cornhill, l'entraîneur de *Sacripant*, afin de se défaire d'une bouche inutile, s'était décidé à mettre en loterie, à deux louis le billet, le cheval de la portière. On est jovial, à Maisons-Laffitte, aussi les billets s'enlevaient-ils rapidement ; les marchands de vin de la localité se les arrachaient. Le groom, avec ce sans-gêne canaille que l'on constate chez les gamins vicieux, se paya un numéro avec l'argent de sa patronne, et le plus bouffon, c'est qu'il gagna *Sacripant* !

Ce méchant galopin qui devenait subitement possesseur d'un rossard amusa la galerie. Surtout, quand on sut qu'il était de la maisonnée qui avait si chaudement soutenu la bête, le Tout Maisons des écuries s'esclaffa. Quel succès pour le groom quand il conta, dans son argot de petit voyou, aux palefreniers ébahis, les combinaisons déjouées du piqueur et de la concierge, les cent mille balles que le trotin



avait dans les pattes. Le gosse employa les derniers francs d'Adélaïde à payer sans honte une tournée générale. On l'acclama, il fut promené en triomphe à travers le parc, sur une table du cabaret portée par quatre membres de l'honorable corporation des tondeurs ; les lads, le fretin des boxes formaient cortège en chantant : « Those evening bells ». Tous les chiens du quartier protestaient, c'était un vacarme de Palais-Bourbon.

Le groom enthousiasmé de cette réception promit à l'entraîneur de reformer une association de pontes qui endosserait les dépenses du sauteur et qui le ferait courir, puis, muni des papiers du cheval, il s'enfuit à Paris narrer son exploit.

Des sous-sols jusqu'aux mansardes de l'immeuble, en passant par les cuisines et les antichambres, le gain de *Sacripant* avec les deux louis d'Adélaïde excita les moqueries, confondit les perdants, alluma les rancunes. Deux clans se formèrent ; la haute domesticité, les chefs d'emploi qui, rangés derrière Adélaïde hurlaient à l'escroquerie ! la basse population des fourneaux, la valetaille, les chevaliers de la casserole, les filles de vaisselle soutenaient effrontément le groom.

La querelle s'envenima. Adélaïde chassa le groom en lui retenant ses nippes.

Le cuisinier d'Abdul Pacha qui s'était récemment disputé avec elle au sujet de la boîte aux ordures, prit le gamin sous sa protection, réclama impérieusement ses hardes et logea le groom dans la maison pour vexer la concierge et lui apprendre qu'on ne flanque pas impunément à la porte un propriétaire d'écurie. De plus, il paya intégralement le sellier. Cette bravade fut le signal d'une révolution domestique. La nuit, les laquais qui soutenaient le groom et qui rentraient passé dix heures ne disaient plus leur nom sous la voûte, suivant l'ordonnance de police, ils chantaient des inepties sportives :

« Voilà pour Saint-Ouen ! Le pronostiqueur universel ! Paul d'Haudicourt a donné cinq gagnants ! »

Le cuisinier du Pacha, d'une voix de stentor à faire trembler les vitres criait : « Il gagne au trot ! »

La malheureuse concierge exaspérée de ces gougateries ne savait que devenir.

Des filles de vaisselle sortaient en demandant : « Cordon *Sacripant* ? » C'était intolérable, de dix heures à une heure du matin on se serait cru dans une maison de fous. Le piqueur, qui s'était raccommodé avec son associée et qui lui suggérait toujours d'excellents conseils, poussa la vindicative concierge à se venger en poursuivant judiciairement le groom ; par ce moyen elle ferait taire les braillards. Adélaïde consulta un avoué. L'avoué lui persuada d'intenter un procès en revendication, lui affirmant que le tribunal lui adjugerait la bête comme propriétaire des deux louis. Madame Bagou convaincue de faire pièce à l'insolent cuisinier et sûre de dépouiller le groom, entama la procédure par une sommation qui fut suivie d'une assignation à comparaître, le groom n'ayant pas bronché devant le papier timbré.

Si l'avoué, l'huissier et l'avocat de la portière se trémoussaient, les défenseurs du groom ne dormaient pas ; ils détenaient l'acquit de remboursement du sellier et comptaient soumettre la facture certifiée, enregistrée, paraphée pour compliquer les débats : il s'agissait de prouver la solvabilité du groom que la demanderesse prétendait nier. Jamais séance des plus ténébreux procès ne passionna plus palpitant auditoire. Les chambrées étaient complètes. On ne voyait à l'audience que bonnets de linge, chapeaux retapés, casaquins noirs, mentons rasés ; des théories de patronnets se fau-

filaient dans la salle et s'asseyaient sur leurs paniers à tourtes pour assister aux débats. La corporation des jeunes mitrons attendait impatiente l'arrêt du tribunal : c'était leur sort qui se jugeait, un des leurs, un même qu'une sale pipelette voulait refiler. Cherchez donc pour ces petits, ces déshérités d'affection, une cause plus émouvante ? Les moindres interpellations de l'avocat du groom étaient soulignées par des bravos.

Un jour, le piqueur qui avait servi Girardin dans sa jeunesse, tenta d'expliquer au président, un vieux qui n'entendait rien aux courses, la dissolution amiable de l'écurie Bagou, et pour montrer son érudition il voulut comparer leur association ruineuse à la tâche des filles de Danaüs, mais la mémoire lui manqua, car, sans hésitation, il ajouta d'un ton assuré :



« Ces chevaux d'obstacles, mon président, c'est le tonneau d'Adélaïde ! »

Les juges se tordirent, les patronnets ferrés sur la mythologie huèrent le citateur, et l'avocat de la partie adverse fit remarquer spirituellement que, malgré ses pertes, le témoin n'avait pas le droit de comparer son associée à une futaille. Le tumulte augmenta, on s'injuria de part et d'autre, la portière confuse menaçait de faire défaut et le greffier s'égoillait à réclamer le silence.

En dépit de leur bonne volonté et du talent d'exposition des avocats, le président et ses conseillers n'avaient pu rien comprendre à cette affaire de course bourrée de potins d'antichambres, de racontars d'écuries, et de propositions d'échanges de giffles sur le trottoir qui coupaient les séances. Ce groom qui escamotait le cheval de la portière sur le comptoir d'un limonadier les turlupinait. A la fin de chaque audience le président renvoyait les plaignants à huitaine. Il fallait voir ces sorties d'audience mouvementées. Adélaïde agitant ses poings comme une furie devant l'ignoble valetaille qui protégeait le groom et les menaçant de les faire tous coffrer, René, le groom, enveloppé à sa sortie par tous les gâte-sauce qui lui faisaient un rempart de leurs paniers et qui l'escortaient jusqu'en bas des marches comme une garde prétorienne.

Tandis que le procès se traînait en longueur, comme tous les procès auxquels les juges ne voient d'autre issue que l'entente des plaignants, les nouveaux actionnaires de *Sacripant* ne perdaient pas les huitaines. Avec ce bon sens qui caractérise les gens qui ne possèdent pas grand'chose, ils avaient choisi une tactique autrement profitable que celle du comité Bagou. Le cheval était au vert pour trois mois chez le parent d'un cocher qui faisait valoir en Normandie; ils avaient détaché en cachette un palefrenier pour soigner *Sacripant* et l'obliger à un exercice modéré. De cette façon l'entretien de la bête ne leur coûtait pas cher. Au mois d'octobre, ils retournèrent le cheval à Cornhill et l'engagèrent non plus en obstacles, mais en courses plates, sur les petites distances, dans les prix à réclamer. *Sacripant* qui n'avait jamais gagné sur les hippodromes où son incarnation de flat-racer l'amenait, bénéficiait d'une forte décharge; comme il avait le compas un peu mieux fendu que celui des jeunes chevaux avec lesquels il se mesurait, et qu'il était d'une classe supérieure, il battit tous les concurrents qu'on lui opposa, dans un canter. Engagé avec diplomatie et roulardise, courant, sous les couleurs de Cornhill, en une semaine, *Sacripant* ramassa huit mille francs d'argent public; à sa quatrième victoire il trouva preneur pour six mille.

Joie des valets, fureur d'Adélaïde et de l'aristocratie du plumeau.

Le cuisinier des harems improvisa une fête fantastique: il invita les mitrons, les chambrières, les palefreniers, les héroïnes du torchon, tous ceux et toutes celles qui n'avaient pas marchandé leur sympathie au groom pendant l'adversité. Ça se passa dans les sous-sols; on mangea jusqu'au jour, on vida des barriques, on organisa une farandole à travers les caves, au cours de laquelle l'ancien piqueur de Girardin, le citateur, prétendit que les filles de vaisselle initiaient les convives aux mystères d'Eléphantiasis.

A Maisons-Laffitte, il y eut régal populaire et anacréontique avec tonneaux d'ale et de vin défoncés sur l'avenue du château; on attacha les chiens avec des saucisses.

Adélaïde reçut par bourriche les épluchures et les os du festin. Cette succession de mangeailles, de victoires et d'indignités ranima le procès et jeta quelque lumière dans l'esprit des juges. Ce qui avait paru obscur au président s'illumina. Ces victoires après tant de défaites parurent louches. Le tribunal crut à une série de manœuvres déloyales combinées par

les protecteurs du groom au détriment des amis de la portière, et dans le but de s'approprier le cheval, alors que le hasard était le grand coupable et qu'il n'y avait de la part de la nouvelle société qu'une intuition merveilleuse des conditions de la course, qu'une connaissance approfondie de la valeur du cheval.

En conséquence, le tribunal rendit un jugement motivé, lequel, dans ses conclusions, reconnaissait à la femme Bagou la qualité de propriétaire de *Sacripant*, mais adjugeait le montant des prix gagnés en plat par le cheval au groom et à ses associés. Ce jugement ne satisfaisait personne, sa lecture fut interrompue par des protestations bruyantes, des barrettes de patronnets volèrent à travers la salle dans la direction des juges, les municipaux durent intervenir pour affronter la colère des jeunes pâtisseries.

Les intéressés allaient en rappeler et faire casser ce jugement baroque, lorsque *Sacripant*, excédé par ses dernières victoires, tomba malade et mourut.

Les adversaires d'Adélaïde s'éclipsèrent devant le cadavre et lui reconnurent le droit de réclamer sa peau pour s'en faire un waterproof; l'infortunée portière paya encore les frais du procès, ceux de tannage et d'équarrissage.

Si vous voyagez dans les parages de l'avenue Kléber, ne parlez jamais du cheval de la portière: les défenseurs d'Adélaïde vous trempaient dans le bassin du Trocadéro.

Honni soit qui mal y pense, mais c'est diablement chic d'être concierge et de pouvoir dire aux sportmen ruinés, à l'instar de la marquise du Deffant: « Moi aussi, j'ai fait courir. »

PAUL DEVAUX

(Illustrations de Eugène Courboin).

